

FRANCE FOOTBALL

À L'ORIGINE DU BALLON D'OR®

N° 3933

AOÛT 2023



BALLON D'OR
Les confessions
de Gary Lineker



ENTRETIEN
Bukayo Saka :
"L'état d'esprit
a changé à Arsenal"

PORTRAIT
Micah Richards,
la nouvelle star
des consultants

RENCONTRES
Luton raconté
par les siens

REPORTAGE
Hollywood
à Wrexham

SPÉCIAL ANGLETERRE

100 % British





Mardi 19 septembre
À PARTIR DE 10H

**Maison de la Radio
et de la Musique**



Une journée pour imaginer, ensemble,
l'avenir du sport.

Inscriptions sur le site demainlesport.fr



LE SUPPLÉMENT MENSUEL
DE **L'ÉQUIPE**

**DIRECTION, ADMINISTRATION,
RÉDACTION, VENTES, PUBLICITÉ**
40-42, quai du Point-du-Jour
CS 90302
92100 Boulogne-Billancourt Cedex
T. 01 40 93 20 20
F. 01 40 93 24 92
CCP Paris 9 427 90 C

L'ÉQUIPE
Société par actions simplifiée
Siège social:
40-42, quai du Point-du-Jour
CS 90302
92650 Boulogne-Billancourt Cedex

PRINCIPAL ASSOCIÉ
Les Éditions P. Amaury

PRÉSIDENTE
Aurore Amaury

**DIRECTEUR GÉNÉRAL,
DIRECTEUR DE LA PUBLICATION**
Laurent Prud'homme

ÉDITEUR
Éric Matton

RÉDACTION
DIRECTEUR DE LA RÉDACTION
Jérôme Cazadiou

RÉDACTEUR EN CHEF
Vincent Garcia

RÉDACTEUR EN CHEF ADJOINT
Emmanuel Bojan

RÉDACTION
Dave Appadoo
Olivier Bossard
Thomas Simon
Théo Troude

RESPONSABLES D'ÉDITION
Laurent Crocis
Olivia Blondy

DIRECTION ARTISTIQUE
Yann Le Duc, Pierre Wendel,
Fabien van der Elst

RESPONSABLES ICONOGRAPHIE
Antony Ducourneau, Virginie Hadri

**ADMINISTRATION, DIRECTEUR PRÉPRESSE
ET FABRICATION**
Bruno Jeanjean

PHOTOCOMPOSITION, PHOTOGRAVURE
SAS L'Équipe

IMPRESSION
Newsprint, Rotocolor
Origine du papier : Allemagne
Certifié : PEFC, eutrophisation : Ptot
0.003 kg/T de papier
SERVICE ABONNEMENTS
T. 01 76 49 35 35

PUBLICITÉ
Amaury Media

PRÉSIDENTE
Aurore Amaury

DIRECTEUR GÉNÉRAL
Kevin Benharrats

DIRECTRICE GÉNÉRALE ADJOINTE
Christèle Campillo

EXÉCUTION-PLANNING
Nadia Lanak, Ghislaine Davoust

COMMISSION PARITAIRE
N°1227K82523
ISSN02453312



10-31-3364

Ballon d'Or et France Football sont des marques déposées. Toute reproduction est susceptible d'entraîner des poursuites. Tous les textes et photographies sont placés sous le copyright France Football et Presse Sports. Toute reproduction, même partielle, est formellement interdite.



FRANCE FOOTBALL'S COMING HOME

Vincent Garcia
Rédacteur en chef

Pourquoi un numéro consacré uniquement au football anglais ? Parce qu'on en avait envie est déjà une réponse convenable à nos yeux. Parce que la Premier League a repris ce week-end peut s'entendre aussi. Et parce que nos amis english ont remporté deux des trois Coupes d'Europe la saison dernière, la plus grande, la Ligue des champions, pour Manchester City. Et la plus petite, la Ligue Europa Conférence, pour West Ham. Mais il y a autre chose de plus profond, comme un besoin de se recentrer sur l'essentiel, de revenir aux sources de ce jeu, à l'heure où l'Arabie saoudite bouleverse les équilibres historiques et où Lionel Messi découvre l'Amérique, nous laissant nostalgique d'un ancien monde.

La Premier League a été elle aussi touchée de plein fouet par l'exode cet été. Mais elle se défend bien, parce que les joueurs de maintenant et ceux de demain, comme Bukayo Saka, le Baby Gunner qui se confie dans nos colonnes, la font toujours vivre. Le football britannique a une histoire qu'il n'a pas achetée et toujours de bonnes histoires à raconter, celles de Luton, des Gallois de Wrexham, de Micah Richards. Si on voulait comparer l'incomparable, Luton, ce serait un peu Sedan de retour en L1 dans le stade Ange-Casanova d'Ajaccio. Wrexham, ça ressemblerait à Hollywood chez un club de National 2 qui aurait l'ancienneté du Havre et le palmarès européen du Stade Lavallois. Et concernant Micah Richards, l'ex-espoir déchu de City devenu consultant star, c'est comme si Christophe Jallet volait la vedette à Thierry Henry dans un show américain les soirs de Ligue des champions. Et puis, il y a Gary Lineker, sa classe, son sens de la formule, l'acuité de sa vision sur le foot et le monde. Et ses délicieux souvenirs. Quand l'ancien international anglais se livre en dehors des réseaux sociaux, ce qui n'est pas courant, on écoute, ou on lit plutôt. Pour toutes ces raisons, cela valait bien un numéro 100 % Angleterre. Enjoy it ! ●

France Football, tous les deuxièmes samedis de chaque mois avec L'Équipe :

- Chez votre marchand de journaux
- Par abonnement, rendez-vous sur www.lequipe.fr/go/francefootball

ZONE MIXTE

- 6 Mon héros**
Olivier Bernard, la culture pub
- 8 Cazarre**
Pour quelques dollars de plus

À L'AFFICHE

- 10 Entretien**
Bukayo Saka :
"Tout commence par un rêve"
- 20 Rencontres**
Les gars de Luton
- 26 Récit**
Si, si, City existait avant
- 30 Reportage**
Wrexham, un rêve américain
- 36 Portrait**
Micah Richards,
drôle de reconversion
- 42 Data zone**
Parlez-vous franglais ?
- 44 Reportage**
Brighton, over the Rainbow
- 48 Au tableau !**
Alan Pardew raconte
le Newcastle-Arsenal de 2011

TEMPS ADDITIONNEL

- 54 Ville de foot**
Newcastle, nouvelle place forte

BALLON D'OR

- 60 Sur les traces de...**
Lineker forever
- 69 Paroles de juré**
Paul Abbandonato :
"Gareth Bale, le plus grand"
- 70 Pas trop cliché**
David Beckham, English Beauty





TOUS ONT MARQUÉ LA SAISON. MAIS UN SEUL MARQUERA L'HISTOIRE.

MERCREDI 6 SEPTEMBRE
DÈS 18H30



BALLON
D'OR™

FRANCE FOOTBALL 

À L'ORIGINE DU BALLON D'OR

Retrouvez l'annonce des 70 nommés au Ballon d'Or, Ballon d'Or féminin,
Trophée Kopa, Trophée Yachine, en exclusivité sur la chaîne L'Équipe.

Découvrez tous les détails dans le France Football du samedi 9 septembre.



OLIVIER BERNARD, LA CULTURE PUB

L'ancien joueur de Newcastle, gérant d'un bar, intervenant dans les prisons, consultant, a choisi de vivre en Angleterre après sa carrière. Par Jeremy Docteur, à Blyth. Photos Étienne Garnier/L'Équipe

Il y a quelques décennies, Blyth, à trente minutes seulement de Newcastle, était dépeinte comme la capitale de la drogue. "C'est un endroit assez pauvre, dixit Olivier Bernard. Ils ont fait un gros nettoyage, mais ça reste délicat." C'est là, dans le Northumberland, que l'ancien défenseur

français, 43 ans, presque 150 matches avec les Magpies entre 2001 et 2005, tient une affaire, le *Masons Arms*. Un portrait de sir Bobby Robson trône sur un mur. "C'était un grand monsieur, un des meilleurs coaches anglais." En 2002-2003, c'est avec lui qu'il a disputé la Ligue des champions que l'équipe actuelle va retrouver cette saison. Comme le club, l'établissement a été retapé. "Ça se loue pour des anniversaires, des mariages, des baby showers (*fête pour annoncer l'arrivée d'un enfant*). Des joueurs actuels comme

le défenseur Dan Burn passent même le voir. "Tu vois la rue à droite, sa famille habite là. Il vient, il se met en haut tranquille pour regarder des matches." Un chef bosse en cuisine, mais le taulier met lui aussi la main à la patte. Niveau timing, il a joué de malchance. "J'ai lancé le pub un mois avant la pandémie de Covid. On a dû fermer, il fallait payer le loyer, on en a pris plein la gueule, déplore-t-il. Ça repart super bien, surtout le week-end."

Pourquoi ce choix ? "Je venais souvent, le bar avait fermé, alors je l'ai racheté." Pendant la Coupe du monde 2022, le lieu fait salle comble, notamment pour le quart Angleterre-France (1-2) : "Les clients anglais étaient un peu énervés mais on a passé un bon moment." Son statut d'ex-footballeur professionnel aide. "Ah oui ! Je dirais que 70 % sont là pour ça. Ça nous arrive de prendre un micro et de faire des talks à la mi-temps."

Du sport avec les détenus violents

Olivier Bernard habite à un petit quart d'heure de son établissement. "Ma femme et sa famille sont du coin. Quand je l'ai rencontrée, je suis venu ici." Pour autant, il ne fait pas que tirer des pintes. "J'exerce un vrai taf dans les prisons. Je fais du sport avec les détenus, je m'occupe d'eux quand ils sortent. Ce que j'ai appris, c'est qu'il n'y a pas que des mauvaises personnes." Les profils sont divers : crime passionnel, homicide involontaire, agression... Ou "un père qui a roué de coups le conducteur qui avait écrasé son enfant". Il travaille dans des centres pénitentiaires réputés violents, à Northumberland, Durham ou Middlesbrough. "C'est la région qui me paie. Je gère le côté « santé et bien-être ». Je fais ça du mardi au vendredi. Le week-end, c'est le bar, et l'inventaire le lundi."

En parallèle, il est également consultant pour la radio (BBC) et à la télévision. "J'aime le football, ça me permet d'en regarder plus, de donner mon avis." Pendant des années, le natif de Paris a même géré un club à Durham, en Septième Division. "Il est toujours à mon nom, je paie les factures, mais je l'ai laissé au comité. J'ai une Academy à Nottingham (*à 250 km de Newcastle*), je voyage beaucoup, c'était compliqué." Et un retour en France, dans tout ça ? "Ça m'a traversé l'esprit, mais comparé à ici, c'est speed, stressant. J'y vais une fois par mois. C'est bien pendant quelques jours. Après, tout le monde se plaint... Je suis bien au calme. Je préfère mon rythme." L'ancien arrière gauche formé à Lyon de 1995 à 2000 n'a pourtant pas le temps de s'ennuyer. ●



Olivier Bernard se sent bien de l'autre côté de la Manche depuis déjà vingt-deux ans. Le défenseur y a disputé ses premiers matches pros, découvert la Ligue des champions et disputé une demi-finale de Coupe de l'UEFA avec Newcastle. Mais surtout, après l'arrêt de sa carrière à 27 ans en raison d'un problème de hanche, le Français y a bâti sa vie personnelle et construit son univers qui tourne notamment autour de son pub situé à Blyth, son autre port d'attache désormais.





LE "BOXE TO BOXE" DE JULIEN CAZARRE

POUR QUELQUES DOLLARS DE PLUS

À une époque pas si lointaine, quand on parlait de footballers en fin de carrière qui plaquent tout pour le golf, on pensait à Laurent Blanc, Gareth Bale ou Alain Boghossian en polos Ralph Lauren, en train d'essayer de mettre une balle de ping-pong de quarante-cinq grammes dans un trou de la taille d'un donut qui se trouve à trois cents mètres, à l'aide d'une canne en métal (franchement, quand on pense que certains d'entre eux s'entraînaient tous les jours pour tenter de cadrer un ballon à neuf mètres d'une cage de football, ça laisse vraiment songeur).

Bref, tout ça, c'est du passé, aujourd'hui le golf c'est le golfe (Persique), l'Eldorado du footeux retraité, préretraité, voire en pleine fleur de l'âge. Et, forcément, une question se pose aujourd'hui. Attention, roulements de tambour... Le Championnat d'Arabie saoudite est-il un danger pour le football européen ? Oh, le pavé dans la mare ! J'ai hâte d'entendre les débats argumentés et pointus sur une chaîne d'informations en continu, ça risque de nous éclairer méchamment sur le sujet.

"Le rectangle vert", on pensait que c'était un terrain, pas un dollar. Bande de naïfs au pays des Bisounours ou de Mendes plutôt

Est-ce que cette fuite des cerveaux peut dévaloriser notre sacro-sainte Ligue des champions ? Pour ce qui est de certains, ça fait

longtemps que les réseaux sociaux ont engendré une fuite au niveau de leur cerveau. Mais là, on parle d'un exode massif. "Le rectangle vert", on pensait que c'était un terrain, pas un dollar. Bande de naïfs au pays des Bisounours ou de Jorge Mendes plutôt. Passons sur le fait que l'argent du pétrole nous pille nos meilleurs joueurs et met en péril l'amour du maillot (on sait tous que les jeunes de Dakar et d'ailleurs ont le RC Lens ou l'AJ Auxerre dans le sang et qu'ils partent à l'âge de 12 ans pour l'amour des terrils et du chablis).

Le vrai sujet qui nous inquiète c'est la nouvelle compétitivité de ce football des sables qui nous vide de nos forces vives. Alors, comme je n'ai pas l'habitude de ruer dans les brancards (de peur de blesser à nouveau Neymar), je vais encore une fois verser dans la nuance. À la différence de l'athlétisme, par exemple, le football n'est qu'un sport de niveau relatif (Oh putain ! Le mec se prend pour Einstein, pas celui qui accueillait les actrices en peignoir au *Martinez* de Cannes, l'autre avec sa théorie de la relativité).

Si tu perds Usain Bolt ou Armand Duplantis pour les Jeux Olympiques et que leurs remplaçants courent le 100 m en 15 secondes ou sautent 5,30 m à la perche, ça va piquer de chez Gérard en termes de performance. Au football, une finale de Coupe du monde d'un niveau technique médiocre peut accoucher d'un des plus grands



matches de tous les temps, malgré quatre-vingts minutes de purge absolue. On sera tous d'accord sur un point, le derby River Plate-Boca Juniors est légèrement plus frissonnant que Paris-SG - Olympique de Marseille, mais, à part trois potes de chez So Foot et un pigiste à Libé, c'est le second qui sera l'attraction numéro 1. La finale de la Ligue des champions 2022 s'est déroulée sans Messi, Cristiano Ronaldo, Mbappé, Lewandowski ou encore Haaland mais elle opposait le Real Madrid à Liverpool, c'était bien ça l'essentiel.

Le football, c'est un sport de schizo où on peut rêver de grandes stars et être nostalgique de l'époque où son équipe jouait le maintien... Un sport où on peut vouloir se débarrasser du meilleur joueur du monde au profit d'un demi-tocard qui s'est fait tatouer le logo du club sur le torse. Alors, ils peuvent tous se tirer dès l'âge de 8 ans entre Al-Nassr et Al-Hilal, on continuera de vibrer pour la compète avec la petite musique et la grande nappe qui se secoue avant le coup d'envoi.

Au concours de pétanque régional, t'as peur que ton meilleur tireur quitte Montauban pour Toulouse, parce que tu sais que l'année d'après, il peut te faire carreau sur carreau et t'envoyer embrasser Fanny. Tu préfères encore qu'il se taille en PACA ou en Bretagne. Moi, ce qui m'inquiète, c'est que Bournemouth, quinzième de Premier League, peut racheter la clause de tous les joueurs du Barça. Après, moi, je dis ça... À bon entendeur, salam. ●

**On continuera de vibrer
pour la petite musique
et la grande nappe**



**“Avec le *PATCH FROID*
TIGER BALM,
rien ne m'arrête”**

Wendie Renard
Footballeuse internationale



Dispositif médical*

**Soulage
les douleurs
musculaires**

*Dispositif médical de Classe I. Ce dispositif médical est un produit de santé réglementé qui porte, au titre de cette réglementation, le marquage CE. Reportez-vous à la notice complète pour plus d'informations.
Demandez conseil à votre médecin ou votre pharmacien.
Fabriqué par Haw Par Healthcare Ltd. 523

www.tigerbalm.com/fr - www.cosmediet.fr





BUKAYO SAKA

“TOUT COMMENCE PAR UN RÊVE”

Incarnation du retour d’Arsenal au premier plan, le prodige des Gunners, son club de toujours, a reçu *FF* près de chez lui, à Londres, pour évoquer sa vie d’avant et celle qui l’attend encore. L’ailier de 21 ans, un des chouchous du public anglais, va notamment goûter à la Ligue des champions à la rentrée.

Par
Antoine Bournon et Jeremy Docteur, à Londres

Photos
Théo Saffroy/L’Équipe

À L'AFFICHE
Bukayo Saka





Le jeune ailier a grandi dans l'ouest londonien. Il a rejoint l'académie d'Arsenal à l'âge de 8 ans, club qu'il n'a ensuite plus jamais quitté.



Bukayo Saka

21 ans. Né le 5 septembre 2001, à Londres (Angleterre).
1,78 m ; 72 kg. Attaquant. International anglais
(28 sélections, 11 buts).

Parcours

Arsenal (depuis 2009).

Palmarès

Community Shield 2020 et 2023 ; Coupe d'Angleterre 2020

“Imaginons un *speed dating*. Quelqu'un a rendez-vous avec un jeune homme. Il s'appelle Bukayo Saka. Qu'est-ce qu'il faut savoir de lui ?

Hmm... *(Il réfléchit un petit instant.)* J'ai 21 ans. Je joue pour Arsenal. C'est mon club quasiment depuis toujours. Je suis un garçon qui adore le football, quelqu'un qui aime être heureux et être aimé. Qui essaie d'être intelligent. Et qui veut profiter de sa vie.

Votre vie, c'est le foot. C'est lui qui, depuis vos premières années, rythme vos journées ?

C'est dans ma vie depuis que je suis enfant. Dès que j'ai réalisé que ce jeu existait, je l'ai adoré. Et je l'adore toujours. Autour de ma maison, c'était un quartier fermé, quelque chose qui formait un cercle avec les autres habitations. *(Il mime le geste.)* Au milieu, il y avait juste un terrain vert. Pas vraiment un terrain de foot, mais

on l'a transformé comme ça en tout cas. Tout le monde venait y jouer. Après l'école, on se retrouvait là, les enfants du quartier, à jouer jusqu'à ce que nos parents nous appellent pour manger et filer à la douche, puis au lit. Le lendemain, école, et on remettait ça. J'étais aussi chanceux d'avoir un jardin, où je jouais avec mon frère *(l'aîné de la famille)* et mon père. Il y avait des buts et je jouais. Simplement. J'avais beaucoup d'options, finalement.

Votre passion pour le foot se transposait dans votre chambre, aussi ?

Ma chambre ? Bonne question, ça dépend à quel âge. Il y a toujours eu plein de choses que j'ajoutais au fur et à mesure de l'adolescence. Je me souviens, une fois, être allé à l'Emirates Stadium et il y avait Chuba Akpom *(attaquant, 12 matches avec les Gunners de 2013 à 2018, aujourd'hui à Middlesbrough)*. J'avais déjà son maillot quand j'étais à l'académie d'Arsenal. Il était en forme à ce moment-là, il avait fait ses débuts en équipe première et, au stade, il m'avait jeté son maillot. Je l'ai accroché en décoration. Tout était 100 % Arsenal : les posters, les photos, le calendrier du club. Tout. J'étais juste un énorme fan.

Dans votre quartier, vous étiez déjà le meilleur joueur ?

Oui, je crois ! *(Il se marre.)* Mais personne ne me disait rien. Ça n'avait aucune importance de savoir qui était le plus fort.

Chaque partie de Londres est assez singulière. Vous avez grandi dans le quartier d'Ealing, dans l'ouest. Qu'est-ce qu'il y avait de spécial là-bas ?

Je pense qu'à Ealing, et aussi dans la ville de Greenford, où j'ai grandi, j'ai toujours eu beaucoup de monde autour de moi. Que ce soit des familles, la mienne ou d'autres, des amis, des gens en général. Je pouvais parler, échanger. On prenait soin de moi. Même le marchand du coin, le chauffeur de bus... Tout le monde était sympa ! Je m'y suis toujours senti bien. C'était ma maison et tout le monde s'aimait vraiment. D'ailleurs, je n'ai jamais eu aucune envie de partir de là, ni aucune pression à le faire. *(Il vit maintenant dans le nord de Londres, plus proche du centre d'entraînement d'Arsenal.)*

À quoi ressemblait une journée type à l'époque ?

Wow, c'était bien chargé ! Je me levais à 8 heures, si mes souvenirs sont bons. Je

“Posters, photos... Dans ma chambre, tout était 100 % Arsenal”

“À l’école, j’ai toujours eu l’impression d’être malin. J’apprenais vite”

me dépêchais. Vite, vite, tout allait très vite. Pour m’habiller, prendre le petit déjeuner... Vous connaissez les *hot cross buns* ? (*Il rigole.*) C’est vraiment très anglais. Un petit pain dans lequel je mettais des saucisses, avec du ketchup. Je mangeais super vite, une minute top chrono. Pas le choix, je devais filer à l’école. C’est mon père qui me récupérait ensuite, avec le goûter, pour aller à Hale End (*l’académie d’Arsenal*) directement. Sur le trajet, je mangeais un peu, on discutait, je faisais une petite sieste. Au réveil, j’étais arrivé à l’entraînement. C’était de 18 à 20 heures en général. Au moment de rentrer, une nouvelle heure de route... C’était tard pour un jeune, quand j’y pense. Et puis douche, dîner, au lit. On s’entraînait au moins trois fois par semaine et il y avait match le week-end.

Dans cette voiture et dans cette vie de jeune garçon prometteur, il y avait du temps pour rêver ?

Oui, énormément. Je m’imaginai devenir un joueur de foot professionnel, faire mes débuts avec Arsenal, jouer la Ligue des champions, être appelé avec l’Angleterre. Plus tu grandis aussi, plus certaines choses te poussent et te motivent. Je regardais beaucoup de football à la télévision et je voulais juste faire pareil. Je rêvais devant les grands matches, les grands moments, je me voyais en faire partie.

Sans pour autant que l’école soit mise de côté.

Ouais, j’étais vraiment bon élève. Je crois que j’étais doté de certaines capacités car j’ai toujours eu l’impression d’être malin. J’apprenais vite, j’avais l’envie de découvrir des choses. Particulièrement celles qui me confrontaient à un problème. Même si c’était lié à l’école, je voulais réussir à trouver la solution. J’avais de bonnes notes. Plus tard, j’ai étudié le business. Ça s’est bien passé aussi !

Alors on peut savoir quel business vous attend, plus tard ?

Il y a beaucoup de possibilités. Mais, pour l’instant, je vais rester dans le football ! (*Il lâche un sourire malicieux.*)

Qu’est-ce que cela représentait de grandir comme un Baby Gunner ?

Aller à l’académie d’Arsenal tous les jours, y grandir (*il est arrivé à l’âge de 8 ans*), pour quelqu’un comme moi c’était une expérience magnifique. J’ai été inspiré par beaucoup de monde là-bas et, comme je le disais, jouer pour Arsenal, l’un des plus grands clubs du monde, c’était un rêve qui m’habitait. Grâce à l’académie, j’ai eu l’opportunité d’aller au stade, aussi. Je me souviens d’un Arsenal-Barcelone... Avec Lionel Messi, Neymar et Luis Suarez. Je me suis nourri de tout ça. Quand on est enfant ou adolescent, c’est inoubliable. Et c’est un stade incroyable. J’y aime tout : les fans, l’atmosphère, même la pelouse... ●●●



Bukayo Saka dans les bras de son coach Mikel Arteta. “Je suis très exigeant envers moi-même et ça fonctionne bien avec quelqu’un comme lui”, explique le joueur.



À 21 ans, Saka compte déjà 28 sélections pour 11 buts. Il était du voyage au Qatar lors du dernier Mondial, où les Three Lions ont été stoppés en quarts de finale par les Français d'Aurélien Tchouaméni et Antoine Griezmann (1-2).



... Vous voyez la façon dont roule la balle ? C'est comme ça qu'Arsenal joue bien au foot. Je suis heureux d'y être chaque semaine. Ça a toujours été mon rêve.

Mais était-ce une enfance « normale » ?

Je dirais oui. J'ai toujours gardé les mêmes activités que mes potes. Je faisais pareil qu'eux... ou presque. Jouer pour Arsenal m'a fait rater des choses, des sorties. Je devais être discipliné. J'ai quelques fois envoyé : « Non, désolé, cette fois je ne peux vraiment pas venir. » Au départ, mes amis insistaient un peu. Ils ont fini par comprendre. Je les vois toujours. Mais à part ça, j'ai eu une enfance normale.

Il y a un équilibre à trouver ?

C'est très difficile, surtout quand on arrive dans le monde pro très jeune (*il a débuté avec Arsenal en Ligue Europa, à 17 ans et 86 jours, et a joué son premier match de Premier League le 1^{er} janvier 2019 face à Fulham [4-1], toujours à 17 ans en remplaçant Alex Iwobi à la 83^e minute*). Plus tu

“J'ai foi en Dieu, beaucoup, et en moi. Je ne me suis jamais imposé de limite”

franchis les étapes, plus tu dois te fixer un cadre et plus les responsabilités augmentent, aussi. Je crois qu'on oublie l'âge de beaucoup de jeunes gars dans le football aujourd'hui. C'est comme ça... Les gens qui critiquent faisaient quoi, eux, à ce moment-là de leur vie ?

Est-ce que, disons vers 16 ou 17 ans, vous avez été inquiet de ne pas pouvoir devenir le joueur que vous rêviez d'être ?

Non, pas du tout. J'ai foi en Dieu, beaucoup, et en moi. Avoir cette détermination de vouloir réussir quelque chose de grand fait que je ne me suis jamais imposé de limite. Ça te pousse à aller plus loin, à travailler plus. À une période, j'ai connu des problèmes de croissance. C'était frustrant de devoir jouer avec la douleur, par exemple, mais ça m'a forgé pour la suite. Je connais beaucoup de joueurs qui, eux, n'ont pas connu ça (*le déficit athlétique*), et qui aujourd'hui traînent des pépins. Moi, ça m'a aidé sur le long terme. Alors, non, je n'ai jamais eu peur car je voyais les choses du côté positif. À l'inverse, ne pas y croire, c'est se créer certains problèmes. Bien sûr, j'avais les miens, ceux de la vie. Mais j'essayais, et j'essaie toujours, de dissiper la peur – ou les choses qui, potentiellement, pourraient me rendre nerveux – de mon esprit.



L'Anglais a reçu *France Football* dans un hôtel du nord de Londres (à gauche), le 3 août. Ci-dessus trois jours plus tard lors de sa victoire contre Manchester City lors du Community Shield (1-1, 4-1 aux tirs au but), le dix-septième de l'histoire d'Arsenal.

Quelle est votre relation avec la pression, qui est maximale depuis vos débuts ?

L'essentiel, c'est d'être prêt quand l'opportunité se présente. Si tu commences à y penser au moment où ça démarre, c'est déjà trop tard. Je veux être le meilleur et je m'y prépare. J'aime les grands moments et j'ai différentes astuces pour m'enlever la pression. Je ne sais pas si je dois les dire. *(Il se marre.)* Ce sont mes petits secrets ! Je ne sais pas vraiment comment l'expliquer, car ça se construit sur des années. En fonction de l'heure des repas et du coup d'envoi, je fais toujours une sieste le jour du match. La musique ? Pas toujours, mais oui, car ça me fait me sentir mieux. Mais j'ai d'autres trucs.

La Bible, peut-être, que vous lisez ?

Oui, ça compte beaucoup. J'ai plusieurs versets en tête, pas forcément un seul, alors je ne saurais vous dire lequel je préfère. Ils me servent pour mes problèmes du quotidien. Lire la Bible a changé mon état d'esprit. Ça m'aide. C'est positif.

Démarrer avec l'équipe première était un de ces « grands moments » dont vous parliez juste avant ?

(Il réfléchit.) Je ne sais pas comment le décrire... Il fallait faire en sorte de se tenir prêt, mais, finalement, on ne l'est jamais

“Ça me rend dingue de perdre. Peu importe ce que je dois faire, je fonce”

vraiment. Vous attendez que ce moment arrive sans savoir pour quand ce sera. Et quand il a fini par arriver, j'étais très fier. Heureux. Je ne ressentais aucune pression, juste l'envie de jouer, m'amuser, car les enjeux les plus importants arrivent après. Il ne s'agit pas d'avoir sa chance, il s'agit de la saisir et de garder sa place à Arsenal. C'est sans fin : plus de matches, ça veut dire plus de responsabilités, accélérer, progresser. Encore plus, toujours plus.

Tout cela crée une sorte de carapace ?

J'ai toujours eu des gens bien autour de moi pour me protéger et s'occuper de moi, alors ça va, franchement. Je leur fais confiance et je les laisse gérer pas mal de choses. Les décisions, parfois, leur reviennent. Ça me permet de me focaliser sur ma vie et mon foot. Il n'empêche que, par moments, j'ai besoin de mon espace personnel. Mais je suis toujours assez entouré et sociable.

Quand vous dites « des gens », vous faites référence forcément à vos parents et votre frère, avec qui vous vivez encore. Comment décririez-vous

vos relations avec ce socle si fort ?

On est inséparables. Cette base est incassable. Il existe un lien qui ne se brisera jamais. C'est de l'amour à l'état brut que l'on partage beaucoup envers chacun de nous. Tous les jours, ils ont un petit mot différent pour moi et ils sont toujours présents. Surtout pour des petits détails qui peuvent me contrarier. Vraiment, je ne sais pas où je serais sans eux...

Ils vous autorisent toujours à prendre du ketchup au petit déjeuner ?

(Rires.) Non, non, ça c'est terminé ! Mais il m'arrive toujours de manger du ketchup parfois, hein.

Vous semblez discret, calme. Mais sur le terrain, vous n'avez pas peur de prendre des responsabilités et d'être celui qui peut faire gagner l'équipe. Il y a donc deux Bukayo ?

Non, non. Je suis toujours la même personne. Cette chose est en moi depuis que je suis tout petit. Quand je voyais les grands joueurs à la télé, je rêvais d'être comme eux, de faire comme eux. Ça ne m'a jamais dérouté de prendre les choses en main, tenter de faire une différence, ...



Le Gunner, ici au duel avec le défenseur mancunien Luke Shaw en début d'année, a découvert la Premier League en janvier 2019, à 17 ans.

aller vers le but. Ça me rend dingue de perdre des matches. Alors, peu importe ce que je dois faire pour l'éviter, je fonce. Parfois, j'y mets plus de physique ; parfois, plus d'agressivité ; parfois, plus de technique et de créativité. Ça dépend, mais j'ai toujours le même but.

Et votre vie en dehors des terrains, à quoi ressemble-t-elle ?

Pendant mes jours de repos, ça dépend vraiment de mon énergie. Si je suis de bonne humeur, je fais du shopping, j'essaie de casser la routine, de faire des activités, de profiter en famille et avec mes amis. Mais si je suis fatigué, je « chille » et je dors.

Quel genre de sportifs vous inspire ?

L'idée, c'est de continuer à être moi-même tout en m'inspirant autant que je le peux de sportifs que j'admire. J'essaie de regarder d'autres sports, pas seulement parce que j'aime bien mais aussi parce que j'en apprend beaucoup. En basket, je pense à Kobe Bryant, Michael Jordan, LeBron James... Dernièrement, je me suis intéressé pas mal au tennis, un sport individuel où tu gères seul. C'est très instructif. Récemment, j'ai regardé *Quarterback*, la série sur le foot américain avec les gars de NFL (sur Netflix). Ils ont une mentalité vraiment particulière. J'essaie de tirer le meilleur d'un peu tout ça.

“J'apprends en regardant d'autres sports comme le basket ou le tennis”

« Continuer à être moi-même », c'est votre ligne directrice ?

C'est super, super important. C'est ce qui m'a conduit ici. Je ne changerai mes valeurs ni pour personne ni pour quelque chose. Je crois dur comme fer en ce que je dis et en ce que je fais. J'ai aussi la religion. Je suis très croyant. Mais je ne veux surtout pas changer ma personnalité. Je ne suis pas parfait, évidemment, et j'ai encore beaucoup à apprendre, de la maturité à acquérir, mais c'est primordial de rester le garçon que je suis. ...



... De l’extérieur, il y a toujours ce souvenir qui fait que les gens vous apprécient. La plupart du temps, vous êtes donc un homme heureux ?

La plupart du temps, oui ! Mais je ne sais pas si c’est ça qui fait que les fans m’apprécient.

Qu’est-ce qui a changé à Arsenal dans les ambitions et la mentalité ?

On va beaucoup mieux ces derniers temps et, dans notre façon de penser, c’est une révolution, oui, en quelque sorte.

Mikel (*Arteta, son entraîneur depuis le 20 décembre 2019 après le licenciement d’Unai Emery*) a beaucoup œuvré en ce sens. Il a changé beaucoup de principes depuis son arrivée, notamment sur la culture du club. Et puis il y a eu les recrues, le staff... On voit les progrès. J’espère qu’on va passer encore à une étape supérieure la saison prochaine. Je suis très ambitieux, Arteta aussi. Je suis très exigeant envers moi-même et ça fonctionne bien avec quelqu’un comme lui.

Il représente une sorte de grand frère ?

Oulah, non, non ! (*Il rigole et répète.*) C’est mon patron !

Il lui arrive de s’agacer contre vous ?

Parfois, ça arrive. Je ne fais pas toujours parfaitement bien ce qu’il demande sur le terrain. Mais ce n’est pas vraiment de l’énervement... La façon dont il me transmet ça, c’est de l’exigence. Lui, il a juste envie que je progresse. Que je sois la meilleure personne possible, et, évidemment, le meilleur joueur possible.



Making of

Lieu

Dans un hôtel au nord de Londres, le jeudi 3 août. Au lendemain de l’Emirates Cup contre Monaco, qu’il n’a pas jouée en raison de douleurs au ventre.

Durée de l’entretien

Une quarantaine de minutes, avant une longue séance photo.

Boissons consommées

De l’eau. FF a invité Saka à préparer son thé pour les photos.

Réponse à ceux qui le taxaient de mettre trop de lait : “Je vais obtenir la bonne couleur.”

Autres personnes présentes

Trois membres de sa team (management et relations presse), Roberto, adorable gérant d’hôtel, et les collaborateurs de FF : Théo, le photographe, Marc et Nick pour les réseaux sociaux et la vidéo.

Look(s)

Une fashion victim : claquettes-

Qu’est-ce que ça vous fait d’être le leader de cette équipe ?

Ce n’est pas comme ça que je me considère. Le leadership est partagé dans ce groupe, chacun a un rôle à jouer et j’essaie de faire ce qui est espéré venant de moi. Je suis là pour marquer, faire des différences, et tout le monde emmène les autres à sa manière. En tout cas, ce que je vois depuis un moment, c’est que ça bouge à l’entraînement, lors des matches. L’atmosphère autour du club et l’état d’esprit ont changé à Arsenal. Le retour en Ligue des champions ouvre un nouveau chapitre. Arsenal y est habitué, mais ça va être vraiment particulier pour moi. C’est difficile d’attendre.

Vous êtes allé écouter la petite musique sur YouTube ?

Non, non. (*Rires.*) Je n’ai pas ouvert YouTube du tout. Je connais déjà, j’ai vu une tonne de matches. Ce sont des soirées spéciales, différentes. Ça va être génial. Un nouveau challenge et j’adore ça. Je vais beaucoup apprendre. Je veux vraiment me tester à ce niveau. À terme, je veux gagner beaucoup de trophées pour Arsenal, marquer des buts très importants. Au niveau international aussi. Gagner la Coupe du monde avec l’Angleterre, ce serait... (*Il coupe.*) Je crois que tout le monde comprend pourquoi ! Je veux être un *winner*. Le Ballon d’Or ? C’est un rêve pour tous les joueurs je crois. Mais, d’abord, on va penser à gagner tous ensemble.

En dehors du foot, qu’est-ce que vous voudriez laisser ?

chaussettes, tenue d’écolier, deux pièces noir élégant, ensemble casual et veste orange.

Niveau de connivence

0/10. Première rencontre.

Les trois prochaines interviews qu’il aimerait lire dans FF

“Will Smith. Lionel Messi. Et... Kanye West ! J’aime les gens qui ne pensent pas comme les autres.” Will Smith et Kanye West, ça va être compliqué...

Une inspiration pour les gens. Qu’ils se disent, en me voyant, qu’ils peuvent rêver mais continuer à être eux-mêmes. Tout commence par un rêve. Je suis en train de prendre conscience, aussi, que ma voix compte. Je crois que je peux en faire plus, d’ailleurs. J’étais au Nigeria il y a peu, la terre de mes parents, et, là-bas, je veux faire plus. J’y suis très lié. Jeune, j’y suis beaucoup allé mais je n’étais pas vraiment en âge de tout voir et de tout comprendre. C’était un voyage qui me tenait à cœur, cet été. Je voulais avoir cette connexion avec les gens. J’ai ma famille, bien sûr, et puis les habitants, la communauté. J’ai entrepris quelques initiatives, auprès des enfants notamment. Ça m’a fait plaisir de pouvoir donner quelques maillots sur les terrains locaux, aux jeunes joueurs, car ça veut dire beaucoup pour moi. Je pense que c’est aussi un moyen de rester connecté à la réalité. Il faut éviter de se perdre dans le monde du football.

Comment résumeriez-vous votre carrière jusqu’ici ? Le meilleur reste à venir ?

Voilà. Vous l’avez dit pour moi, non ? (*Rires.*)

Est-ce que le petit Bukayo serait heureux de ce qu’il est devenu ?

Oui, il le serait, mais il serait également conscient que tout n’est vraiment pas terminé. J’ai déjà réalisé plusieurs rêves, mais il y en a plein d’autres sur la liste.

Les petits de l’académie d’Arsenal ont de quoi s’inspirer.

À 100 %. Je sais ce que ça fait d’être là-bas, de s’entraîner et de voir ses modèles en équipe première. J’ai connu ça avec Chuba Akpom, Alex Iwobi (*aujourd’hui à Everton*), Jack Wilshere (*qui a pris sa retraite en 2022 à 30 ans*). Ils étaient mes héros, ceux qui ont inspiré le rêve devenu une réalité. Maintenant, je veux être celui-là pour la nouvelle génération. Qu’ils se disent que c’est possible en regardant quelqu’un qui a réussi. C’est important d’y retourner, également, et de passer du temps avec eux. Pour les encourager et répondre à leurs questions. Je me vois en eux. À leur âge, j’étais le même.” ● A. B. et J. D.



LES GARS DE LUTON

Le petit club situé à 50 kilomètres au nord de Londres a réussi l’exploit de passer de la D5 à la Premier League en neuf ans. Reportage chez un OVNI du foot anglais.

Par Jeremy Docteur, à Luton. Photos Benjamin Cremel/L’Équipe

RICHARD BIRD 59 ANS, GARDIEN DU STADE ET JARDINIER

“ON S’ENTRAÎNAIT DANS UN PARC AU MILIEU DES PROMENEURS DE CHIEN”

C’est en 1972 que son père l’emmène voir son premier match. “Puis, à 14 ans, mes parents m’ont offert un abonnement. J’allais au stade avec mes potes, on allait même au bar à la mi-temps boire un coup.” Aujourd’hui, le *groundsman* (jardinier) est passionné. Son aventure au club a démarré en 1993, alors que Luton était descendu en D2 la saison précédente. “Il restait quatre matches, raconte Richard Bird. La pelouse avait besoin d’être refaite. Il y a eu une offre d’emploi. Impossible d’imaginer qu’on me propose le boulot et jamais je n’aurais pensé y rester trente ans. Il y a eu des hauts et des bas, mais je ne voudrais travailler nulle part ailleurs.” Son job a évolué au fil des années. “Avant, l’idée était de garder la pelouse plate. Notre stade de

Kenilworth Road a toujours été connu pour être un bain de boue en hiver.”

Aujourd’hui, il jongle entre deux lieux. “Je vais une fois par jour au stade et, la plupart du temps, je suis au centre d’entraînement. Plus le match approche, plus je suis au stade pour veiller à ce que tout soit parfait.” “Kenny” est son jardin. “Il n’a pas vraiment changé. L’atmosphère est dingue. Un jour de match, ça secoue. Je n’ai jamais rien entendu de comparable à la demi-finale de play-offs contre Sunderland (2-0, le 16 mai ; 1-2 à l’aller).” Richard se prépare à des adieux déchirants quand le nouvel antre sera sur pied. “J’ai beaucoup de souvenirs. Mon premier jour de boulot, c’était horrible, la pelouse était gorgée d’eau, je me demandais ce que je faisais

là.” Le centre d’entraînement, investi en 2016, fut un autre palier. “Avant, on s’entraînait dans un parc public au milieu des promeneurs de chien. La première tâche de la journée, c’était de faire le tour pour être sûr que rien ne traînait... Il nous fallait vraiment un endroit à nous.” Il y a aussi eu les “jours sombres” quand le club était menacé il y a quinze ans. “Parfois, on n’était même plus payés. J’avais cherché un plan B, je devais nourrir ma famille. Je suis heureux d’être resté, je veux être ici aussi longtemps que mon corps le pourra... Tant qu’on veut de moi !” De nouveaux challenges s’offrent avec la Premier League. “Je ferai de mon mieux pour que la pelouse soit la plus belle. Mais, peu importe la division, je suis fier d’en prendre soin.” 



MICKY HYDE 36 ANS, SUPPORTER
“DES JOUEURS
MULTIMILLION-
NAIRES VONT SE
CHIER DESSUS”

Pour Micky Hyde, fan aussi authentique que charismatique, Luton, c’est à la vie, à la mort. “Il y a une vingtaine d’années, j’avais 16 ans, on regardait un match au pub. J’ai dit à mon père que si on remontait en Premier League, je me ferais tatouer l’emblème sur l’arrière du crâne.” Chose promise, chose due. “Mon père est décédé il y a dix ans. Pendant les célébrations pour la montée, je me suis demandé si je devais le faire, mais je l’entendais me dire d’y aller. La tatoueuse est une amie, elle l’a fait gratuitement, en sa mémoire. La douleur n’était rien, comparée à celle de perdre mon père.”

Micky était sur les épaules du paternel lors du seul trophée majeur remporté, une Coupe de la Ligue contre Arsenal (3-2) en 1988. “Le sang coule orange dans notre famille. On est abonnés depuis des décennies, on va à tous les matches.” Jusqu’à la consécration le 27 mai, cette finale de play-offs remportée face à Coventry (1-1, 6-5 aux tirs au but) à Wembley. “À part la naissance de mes enfants, c’était le plus beau jour de ma vie. Aucun autre ne pourra l’atteindre. Sauf si on gagne la Premier League : là, je me ferai tatouer «LTFC» sur le front.” Cette passion, c’est plus que du football. “C’est ma vie. Je travaille dur toute la semaine et le samedi, je lâche tout. C’est la seule chose qui nous anime. On appar-

tient à cette ville. Tu as tellement de nationalités représentées lors d’un match, ensemble, il y a une entente incroyable.” Un ressentiment existe toujours envers les instances après les troubles financiers de la période 2007-2009 qui ont conduit à une pénalité de 30 points et une relégation en dehors du monde pro, en D5. “Je pense que beaucoup était dû aux années de hooliganisme. On a mis le bazar dans pas mal de stades. Mais notre place est ici (*en Premier League*), on est l’un des plus vieux clubs (*fondé en 1885*). On est fiers.”

Qui dit fans, dit rivaux. “Ce matin, j’ai croisé une grosse voiture avec des logos de Watford (*à 30 km au sud*). Je devais remettre le conducteur à sa place. Je me suis rangé, je lui ai dit : « Mon pote, qu’est-ce que tu fais ici, avec tes trucs de Watford dans Luton ? »” Au cœur de tout, il y a le stade de Kenilworth Road. Micky vise 30 points à domicile. “C’est un endroit effrayant. Des joueurs multimillionnaires, qui gagnent plus en une semaine que nous sur un an, vont se chier dessus. 10 000 supporters ne les lâcheront pas.”



Le foot anglais n’a plus de secret pour lui. “C’est un peu surréaliste”, s’amuse-t-il en repensant à ses débuts en D5. Moins de dix ans plus tard, Luke Berry va découvrir la Premier League. “J’ai commencé à Cambridge, on était un peu dans la même situation que Luton. On jouait contre eux tout le temps, puis on a été promus tous les deux.” En 2017, le milieu rejoint *The Hatters* (les Chapeliers). “Je voulais un club qui visait la montée et encore plus loin.” Mission réussie, Berry participe à trois promotions, dont la dernière, après quatre ans de Championship (D2). “La D5, c’est rude et tellement physique, c’est la baston. Il faut choper les seconds ballons, tu as un peu de qualité ici et là. La League Two (D4), pareil, des matches brouillons, décousus. Au-dessus, c’est mieux, les équipes appliquent vraiment un style.”

De quoi se forger une belle bande de copains. “Il y a des mecs que je vois tous les jours depuis six ans. Tu crées un vrai lien, une relation dans les bons, mais aussi les mauvais moments. C’est le plus bel aspect de ce club : quand tu es en bas, tes coéquipiers te tirent vers le haut, quand tu es en haut, ils te poussent à te surpasser.” D’année en année, les exigences augmentent, et avec ses potes, il réussit l’impensable. “Je crois qu’on est des gars honnêtes, on sait d’où on vient. On veut progresser ensemble. Ce n’est pas si simple de faire la même chose tous les jours et d’en demander plus à toi-même.” En point d’orgue, ce dénouement mémorable à Wembley, le

27 mai, contre Coventry. “Ça s’est joué à un tir au but. On était qualifiés pour les barrages depuis longtemps, ça aurait été facile de déconnecter, de perdre le rythme.”

Avec un avant-match difficile. “J’aime bien les coups d’envoi à la mi-journée. Tu ne traînes pas, tu vas direct au match, tu entres dedans rapidement. Là, c’était à 16 h 45. La journée a été longue. J’ai marché, je suis allé prendre un café, parler

avec les supporters...” En Premier League, Kenilworth Road sera une arme redoutable. “Les fans sont sur ton dos tout de suite. J’ai joué contre Luton, on le sent. Quand les tribunes s’y mettent, on peut vraiment faire suffoquer l’adversaire.” Car pas question de faire de la figuration. “Il faut être nous-mêmes, humbles. On veut prouver, battre de grosses équipes... et passer dans *Match of the Day!*” ●



**LUKE BERRY 31 ANS,
MILIEU DE TERRAIN
“ON VEUT
PASSER
DANS MATCH
OF THE DAY!”**

Depuis la montée, “un raz-de-marée sans planche de surf”, le directeur général n’a pas une minute, il court partout. Gary Sweet a mené le consortium 2020 Holding Limited à la reprise du club en 2008 à la suite de gros problèmes financiers. “Des amis avaient un peu d’argent et voulaient aider. Je n’ai jamais eu l’intention de diriger le club, mais de le sauver.” Quelques années auparavant, en 2003, il avait, avec

d’autres fans, créé le *Supporters’ Trust*, une association garante des valeurs qui possède aujourd’hui 50 000 actions et qui a un droit de regard sur tout ce qui touche au nom, logo et couleurs du club. “Je suis né ici, mon arrière-grand-père était maire au moment de la Première Guerre mondiale. On en est à la sixième génération de Lutoniens.” Il ne compte pas s’arrêter en si bon chemin. “Il faut rêver, avoir de l’ambi-

tion et de la volonté. Quand tu gères un club, ton objectif ultime doit être de remporter la Ligue des champions.” Luton en est très loin. “Il y aura peut-être une relégation, une remontée, des obstacles à franchir. On est prêts à l’accepter, ça n’entravera pas notre progression.”

Les travaux du nouveau stade, Power Court (17 à 25 000 places), doivent débiter début 2024 pour une livraison espérée en 2026. En attendant, il y a la refonte de Kenilworth Road. “On ne pouvait pas construire un nouveau stade en trois mois. Mais chaque recoin de l’actuel va être rénové. Les yeux du monde sont rivés sur nous. On est peut-être le plus petit club, mais on ne doit pas être le moins respecté. Question d’honneur. On veut que les supporters aient en tête l’image de ces trois dernières années à « Kenny » quand ils y repenseront dans vingt ans.” Dans l’enceinte, une bannière indique “Le football appartient aux fans, pas aux cheikhs, aux oligarques, aux opportunistes, aux banquiers.” “Elle a été écrite par les supporters. On est tous des fans avant tout, des gardiens de ce sport, du board jusqu’aux tribunes. On peut préserver ce mantra en Premier League. C’est nous, on ne changera pas. On ne vendra pas notre âme pour gagner six places.” Luton, pour le peuple, par le peuple. “Il y a des quartiers rudes, la ville est très industrielle, avec ses troubles, ses difficultés, son agressivité. Mais on est chaleureux, accueillants. C’est un club authentique, sincère, une famille.” ♦



**GARY SWEET 59 ANS,
DIRIGEANT SUPPORTER
“ON NE VENDRA
PAS NOTRE
ÂME”**



**ROGER WASH 71 ANS,
HISTORIEN DU CLUB**
**“IL A FALLU
AVANCER
LE MATCH
POUR STANLEY
MATTHEWS”**

“Mon père, mon grand-père, mon arrière-grand-père allaient aux matches. Maintenant mon fils et mon petit-fils. Il y a six générations entre nous.” Né à Luton, Roger Wash a grandi sur Ivy Road, au 27, à seulement 200 mètres du stade. “Mes arrière-grands-parents ont acheté la maison en 1898, il y avait une ferme de l'autre côté.” Il est depuis quarante ans l'historien du club. Une passion transmise par son papy. “Il avait plein d'histoires à raconter. Quand j'étais petit, j'allais au musée, je sortais les vieux journaux et je notais les

scores, les buteurs, les affluences. En 1980, le club a publié un article dans le programme du jour de match, il était truffé d'erreurs. J'ai écrit pour demander si je pouvais m'en occuper. On m'a répondu non, mais un ouvrage se préparait pour le centenaire, en 1985. Avec un journaliste, on a passé cinq ans dessus. Il est devenu rédacteur en chef du *Matchday programme*, et moi j'écrivais les articles historiques. Je suis encore là, après trente-neuf saisons. Je pense que je me répète un peu...”

Il y a trois ans et demi, le site Heritage Hatters a été lancé, “justement pour rester indépendant. Je n'ai jamais été payé, je ne suis pas employé.” Roger intervient parfois avec les U9 et U10. Devant le stade, il distille anecdote sur anecdote, dont une concerne le Ballon d'Or 1956, le premier de l'histoire, Stanley Matthews. “Il n'y a aujourd'hui que 10 300 places, mais le record est de 30 000 en 1959. C'était un match de FA Cup. Stanley Matthews (*alors sous les couleurs de Blackpool*) avait refusé de jouer sous les projecteurs rudimentaires de Luton, il a fallu avancer le match à l'après-midi.”

Il s'amuse de la fascination pour la fameuse entrée visiteurs sur Oak Stand, où les spectateurs doivent passer par des passerelles donnant sur le jardin des voisins. “On a joué seize ans en Première Division et elle a toujours été là. En 2012-2013, je me disais qu'on ne sortirait jamais de la D5. L'année suivante, on a gagné le Championnat et on n'a fait que monter depuis.” Jusqu'à atteindre l'élite, le 27 mai dernier. “C'était une journée magnifique à Wembley, j'ai emmené toute la famille. On était dix-huit sur quelques rangs. C'est le plus grand accomplissement de notre histoire, le club est en sécurité pour des années, même si on redescend tout de suite. Les joueurs l'ont sauvé.” ◆



L'excentrique homme d'affaires thaïlandais Thaksin Shinawatra a dirigé les Sky Blues de 2007 à 2008. Dans l'histoire du club mancunien, qui a quitté le stade de Maine Road en 2003, son nom reste comme le dernier président avant l'arrivée des Emiratis.



SI, SI, CITY EXISTAIT AVANT

Le quotidien du dernier vainqueur de la Ligue des champions n'a pas toujours été fait de millions et de succès. Propriétaire recherché par la justice, affluences confidentielles et relégation en D3 : retour sur un passé pas si lointain. Par Olivier Bossard

Au bout d'une saison 2007-2008 terminée à la neuvième place et sur une lourde défaite à Middlesbrough (1-8), la tournee thaïlandaise touche à sa fin. La veille, Manchester City s'imposait en amical face à une faible équipe locale. Sans forcer. 10 heures sur l'horloge de l'hôtel où logent joueurs et staff. En bas, Dietmar Hamann ronfle sur un transat en bord de piscine. Le milieu allemand a passé sa nuit à faire la fête dans les rues de Bangkok. Le mal au crâne tape fort, la fatigue aussi. À quelques heures du retour, Sven-Göran Eriksson débarque près du point d'eau avec une bouteille de champagne, deux coupes et vient s'asseoir près de son joueur, surpris par le réveil.

La conversation est dévoilée par l'intéressé dans son livre *The Didi Man* : "Qu'est-ce qu'on fête, coach ?" "La vie, Kaiser.

"En janvier 2008, Thaksin Shinawatra fait venir trois joueurs thaïlandais pour faire sa pub"
Tom Hook, spécialiste de City

Nous célébrons la vie." Le coach suédois, annoncé sur le départ dans les journaux, profite du moment, s'envoie plusieurs gorgées dans le gosier, enchaîne la conversation et les confidences face à l'horizon. "Tu sais, Kaiser, j'aime cet endroit. Je pense que je reviendrai ici et que je vivrai avec deux femmes. Oui, je pense que j'ai besoin de deux belles femmes."

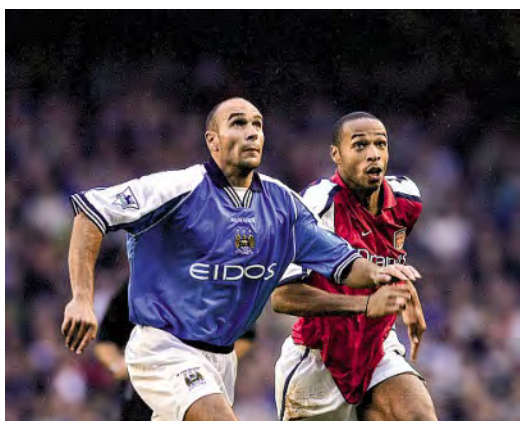
Comptes gelés et masseurs thaïlandais

Les deux hommes trinquent encore à la vie et à une saison improbable pendant laquelle les derniers salaires des joueurs et du staff ont été payés par un ancien de la maison bleue, à cause des comptes bancaires gelés du proprio thaïlandais Thaksin Shinawatra, poursuivi par la justice de son pays pour tentative de corruption. Sans le savoir, les deux hommes trinquent surtout à la fin d'une ère. Eriksson sera viré au retour de Thaïlande. Et, dans quelques semaines, Manchester City passera entre les mains de Cheikh Mansour, membre de la famille royale des Émirats arabes unis, ministre des Affaires présidentielles et bras droit du chef de l'État, contre un chèque de 259 millions d'euros.

Le début d'une nouvelle vie jusqu'à la victoire en Ligue des champions le 10 juin.

"La dernière saison de City avant l'arrivée des gros moyens émiratis a marqué les esprits, sourit Tom Hook, spécialiste anglais du club. Il y a eu beaucoup d'histoires, notamment à cause du propriétaire thaïlandais. Un salarié avait expliqué que son garde du corps surveillait toujours celui qui lui faisait une tasse de thé. Il avait peur d'être empoisonné. Il n'était d'ailleurs pas très intéressé par le football. Il voulait surtout s'acheter une équipe anglaise pour regagner en popularité en Thaïlande."

À son arrivée, en juillet 2007, Thaksin Shinawatra enterre quelques gris-gris sous la pelouse, interdit à son équipe de porter du violet, couleur très mal considérée en Thaïlande, et demande l'embauche de masseurs thaïlandais pour remettre en forme une équipe qu'il juge inapte. "En janvier, il avait même fait venir trois joueurs thaïlandais qui n'avaient pas du tout le niveau, poursuit le spécialiste. C'était encore pour faire sa publicité. Il leur avait donné du cash, les avait fait poser pour la photo avec Eriksson et les avait prêtés dans la foulée dans des clubs suisses et belges, où ils ont vite disparu du paysage. C'était vraiment une drôle de saison..." En tous les cas, très particulière pour un club comme City qui voit le jour en 1880, ●●●



♦♦♦ remporte deux Championnats avant ce fameux rachat (1937 et 1968), quatre Coupes d'Angleterre (1904, 1934, 1956 et 1969), une Coupe des Coupes en 1970, et squatte quand même parmi les clubs qui comptent de l'autre côté de la Manche.

3 007 spectateurs à Maine Road

“Il ne faut surtout pas croire que City est né avec l'arrivée des Émiratis, souffle Antoine Sibierski, ancien de la maison bleue de 2003 à 2006. C'était déjà un très grand club. J'avais été frappé par ça à mon arrivée.” En Angleterre, la coutume dit pourtant que le rival de City s'appelle United, et que le rival de United s'appelle Liverpool. “L'équipe déplaçait des milliers de personnes à chaque match, poursuit Sibierski. À chaque entraînement, je voyais des maillots partout dans le centre-ville. Ce

club dégageait déjà quelque chose comparable à Marseille où Paris en France. On sentait que c'était un énorme club qui ne demandait qu'à décoller avec un projet comme celui des Émiratis.”

L'histoire moderne raconte pourtant une réalité parfois plus compliquée. Début 1994, Francis Lee, ancien attaquant de City dans les années 1960 et 1970 et véritable légende anglaise, prend le contrôle du club, lance quelques mots pleins d'espoirs face à la presse. “Manchester City sera le club le plus heureux du pays. Les joueurs seront les mieux payés et nous boirons beaucoup de champagne, fêtons et chanterons jusqu'à ce que notre voix soit enrouée.” Il s'est trompé de décennie et les bouteilles resteront longtemps fermées.

En 1998, City tombe en Troisième Division pour la première fois de son histoire, enchaîne les mauvais résultats, joue devant 3 007 spectateurs le 8 décembre 1998 face à Mansfield Town pour le compte de l'EFL Trophy (Coupe des clubs de D3 et D4), la plus faible fréquentation de l'histoire de son ancien stade de Maine Road (occupé jusqu'en 2003). Le club doit même quitter une fois son propre terrain d'entraînement pour ne pas abîmer la pelouse avant l'accueil de la finale d'un

tournoi local amateur. “Je me demande vraiment pourquoi on se donne cette peine”, lâche le coach Willie Donachie, dépité, en pleine saison. Par miracle, City gagne le droit de remonter en Deuxième Division quelques mois plus tard, grâce à deux buts inscrits dans le temps additionnel (90^e, 90^e + 5) contre Gillingham (2-2, 3-1 aux t.a.b.) en finale des barrages à Wembley. Un match à ranger parmi ceux qui comptent. “Je ne sais pas où en serait City s'il n'avait pas gagné cette rencontre pour remonter immédiatement de D3, affirme encore Tom Hook. Son destin n'aurait sûrement pas été le même. Peut-être aurait-il été coincé longtemps à ce niveau. Il suffit de voir ce qui est arrivé à d'autres grands clubs, Leeds notamment, tombés dans les divisions inférieures.”

Pas de mise au vert, McDo et pub

Entre 1996 et 2002, les Citizens passent une seule saison en Premier League. Les temps sont durs, mais permettent aux supporters de travailler l'imagination. Pour la première fois dans le Royaume, une équipe entend résonner des chansons à la gloire... de ses défaites, composées par ses fans. Extrait : “Nous ne gagnons jamais à domicile. Et nous ne gagnons jamais à

“Les joueurs seront les mieux payés et nous boirons beaucoup de champagne” Francis Lee, président de 1994 à 1998



Après la montée miraculeuse en D2, en 1999, contre Gillingham (en haut, page de gauche), City a tenté de se reconstruire. En vain bien souvent. Car les Laurent Charvet, Sven-Göran Eriksson ou encore Antoine Sibierski (de gauche à droite) n'ont connu que désillusions et batailles pour ne pas descendre. Au grand dam des supporters, longtemps patients de retrouver les sommets.



“Un jour, on était rentrés d’un concert à 2 heures, alors qu’on jouait un match le lendemain” Laurent Charvet, joueur de 2000 à 2002

l’extérieur. Nous avons perdu la semaine dernière. Et nous avons perdu aujourd’hui. On s’en fout. Parce qu’on est tous bourrés. MCFC OK.”

Une autre histoire, célèbre dans le nord de l’Angleterre, inspire encore les supporters des Citizens. En 1996, lors de la dernière journée de Championnat, les hommes d’Alan Ball verrouillent face à Liverpool (2-2), persuadés qu’un nul leur permettrait de se maintenir. Mauvaise idée. “Il a fallu que le remplaçant Niall Quinn sprinte sur le côté pour transmettre le message à ses coéquipiers qu’ils avaient encore besoin d’un but, explique Tom Hook. Trop tard et City a été relégué en D2 à la différence de buts... Ç’a été dur.”

La vie loin de la Premier League prolonge les mauvaises habitudes. Pendant longtemps, City vit à l’anglaise. Sûrement plus longtemps que les autres. “J’avais joué à Chelsea et à Newcastle, raconte Laurent Charvet, premier Français à s’engager chez les Citizens en 2000. J’avais été surpris par leur manière de

faire, alors que c’était un club énorme. Aucune mise au vert, des sorties au McDo, au pub. Un jour, on était rentrés à 2 heures du matin d’un concert, alors qu’on jouait un match le lendemain.”

Pendant longtemps, les traditions surprennent. “On ne sortait jamais s’échauffer sur le terrain, dit encore Laurent Charvet. Je ne comprenais pas. On s’enfermait dans une salle et on arrivait sur la pelouse au coup d’envoi. On avait fini par retomber en Deuxième Division. Notre coach s’appelait Joe Royle. Je me souviens d’un match contre Arsenal où j’étais souvent tout seul derrière. Ça arrivait par vagues entières. Tactiquement, c’était compliqué.”

Ousmane Dabo a passé deux saisons à City, de 2006 à 2008, après un long séjour en Italie. Les souvenirs disent encore la même chose du City d’avant. “Ç’a parfois été bizarre pour moi. Au centre d’entraînement, la diététique n’existait pas. Les gars mangeaient des trucs lourds, sans que personne ne leur dise rien. En pleine semaine, on nous laissait souvent deux

jours off... Et on nous demandait d’arriver une heure trente avant le début du match à domicile. Je ne comprenais pas. Au début, je paniquais un peu. Je me demandais comment j’allais faire en cas d’embouteillages... Mais les joueurs étaient détendus. J’arrivais, la musique était à fond dans le vestiaire, ça dansait, ça chantait. En revanche, dans le couloir vers le terrain, ils changeaient immédiatement de comportement, se projetaient sur leur match.”

Moins sur la tactique. “On balançait et on jouait les deuxièmes ballons, sourit Ousmane Dabo. On avait pourtant de très bons joueurs. Ça changeait radicalement de l’Italie, où la culture tactique était élevée. Mais attention, les gens au club te faisaient comprendre que Manchester City était un grand. Un grand endormi en fait.” Bien réveillé, aujourd’hui. Même si les débuts des Émiratis n’ont pas été simples. L’argent n’achète pas tout. Encore moins la réputation. Yaya Touré : “Quand j’ai été approché par Manchester, je pensais que c’était United. Mon agent a dû me dire que c’étaient les Skyblues.” Ou Robinho, première recrue phare du Moyen-Orient en 2008 : “Je ne savais même pas qu’il y avait deux clubs dans la ville.” Le monde entier est au courant aujourd’hui. ◆ O. B.

À L'AFFICHE Reportage

San Diego, Californie,
25 juillet. Wrexham
(en rouge) et Manchester
United se présentent
aux 34 200 spectateurs
du Snapdragon Stadium.



WREXHAM, UN RÊVE AMÉRICAIN



Boosté par ses deux propriétaires, les acteurs Ryan Reynolds et Rob McElhenney, ce club gallois promu en D4 anglaise connaît un succès populaire et financier jusqu'aux États-Unis, où il a conclu sa préparation.

Par
Maxime Aubin, à San Diego

Photos
Gilles Mingasson/L'Équipe



“Cheers!” ; “Lechyd da !” (À ta santé !, en gallois). La communion des peuples était belle à voir le 25 juillet dernier au *Princess Pub* de Little Italy à San Diego, en Californie. La fête avait commencé dès midi dans ce bar situé près du front de mer, avant le match amical du soir opposant l'ogre Manchester United au petit club de Wrexham AFC. “On est venus du pays de Galles avec mon cousin. L'accueil aux États-Unis est incroyable. Je commence à avoir mal à la tête à force qu'on me paye des tournées partout où je passe”, plaisante Wayne Jones. Comme lui, une soixantaine d'habitants de Wrexham ont fait le déplacement pour la tournée, qui a commencé en Caroline du Nord par un match

face à Chelsea (0-5, 19 juillet), un autre à Los Angeles face à la réserve du LA Galaxy (4-0, 22 juillet) et s'est conclue en Pennsylvanie par un nul contre la réserve de l'Union de Philadelphie (1-1, 29 juillet).

“J'ai grandi à San Diego, où j'ai lancé un premier fan-club local en juillet 2022. On a rencontré tellement de supporters américains partout dans le pays qu'on a décidé de s'élargir, en devenant le Wrexham Super Fan Club”, ajoute Christopher Ewing, entre deux pintes avec son nouvel ami britannique. “J'ai été touché par l'histoire de Wrexham, cette petite ville ouvrière qui essaie de se relancer grâce à son équipe de foot. Nous, les Américains, on adore les histoires d'outsiders”, ajoute le quadragénaire.

Un succès porté par une série télé

Le club, fondé en 1864, ce qui en fait l'un des plus vieux au monde, ne sort pas de nulle part. Situé à seulement 60 kilomètres au sud de Liverpool, Wrexham, 65 000 habitants, a remporté quelques trophées mineurs dans son histoire (23 Coupes du pays de Galles, 1 titre de champion de D3 anglaise en 1978), faisant l'ascenseur entre la Deuxième et la Cinquième Division anglaise. Mais l'équipe a quand même atteint les quarts de la Cou-

pe des Coupes en 1976, éliminée par le futur vainqueur Anderlecht (0-1, 1-1). Le destin a vraiment basculé en novembre 2020, lorsque les acteurs hollywoodiens Ryan Reynolds et Rob McElhenney ont racheté le club pour 2,5 millions de dollars (environ 2,3 millions d'euros), à un moment où la pandémie de Covid-19 menaçait sa survie. “Ma première réaction ? F*** off ! Moi, vivant, ça n'arrivera jamais, commente Wayne Jones, également propriétaire du *Turf Hotel*, le bar emblématique des supporters de Wrexham, visible dans la série à succès *Bienvenue à Wrexham*. Près de trois ans plus tard, Reynolds a levé tous nos doutes. C'est quelqu'un de vrai, qui a apporté énormément au club et à la ville.”

L'acteur canadien, notamment connu pour son rôle dans le film *Deadpool*, a eu la bonne idée de mettre en scène sa première année au sein de Wrexham, poussant la caricature du Nord-Américain ignorant tout du foot lorsqu'il débarque au pays de Galles. De ce projet est née une série télé, qui a fait un carton d'audience sur la chaîne américaine FX l'année dernière. “J'ai découvert Ryan Reynolds dans *la Proposition* (comédie romantique de 2009 avec Sandra Bullock). J'adore son humour sarcastique”, explique Michelle Garcia, T-shirt

“On est venus du pays de Galles. Je commence à avoir mal à la tête à force qu'on me paye des tournées” Wayne Jones, propriétaire du bar des fans de Wrexham



Humphrey Ker (à gauche), comédien et DG de Wrexham, a mis sur pied cette tournée US pour trouver des sources de revenus entre billetterie et merchandising, et promouvoir la saison 2 de *Bienvenue à Wrexham*. Wayne Jones (ci-dessous), fan inconditionnel, profite du "conte de fées".



floqué Reynolds dans le dos. Makiko Bahaaster n'est pas non plus très familière avec le ballon rond. Mais ça ne l'a pas empêchée de venir de Los Angeles pour supporter le club de son acteur préféré. "Il est comme nous, il avoue qu'il n'y connaît pas grand-chose. Mais ça ne l'empêche pas d'apprendre et de s'intéresser à la vie des gens sur place", estime-t-elle.

"Super Paul Mullin", Ben Foster et McClean, les recrues phares

La veille du match, l'équipe avait pris ses quartiers dans le très chic hôtel *Marriott*, situé dans le quartier de Mission Valley. Lors de notre arrivée, elle rentrait de l'entraînement dans son bus flambant neuf, accompagné par un camion transportant le matériel et un nombre d'assistants pléthorique. Des conditions de travail plus proches d'une équipe de Premier League que de Quatrième Division.

"On n'est pas venus ici en vacances. On est là pour travailler", insistait Paul Mullin en conférence de presse. À 28 ans, l'attaquant de Wrexham est la star du club et le chouchou des supporters. Ryan Reynolds et Rob McElhenney sont allés le chercher en D3 à Cambridge United, en juillet 2021, lui offrant plus de 20 000 euros

"Pourquoi ne pas rêver plus haut, jusqu'au Championship ou la Premier League un jour ?" Paul Mullin, attaquant de Wrexham

par mois pour jouer deux échelons plus bas. Une réussite car "Super Paul Mullin", comme l'appellent les fans, a inscrit 61 buts en deux saisons en National League (D5), permettant à Wrexham de revenir en EFL League Two (D4) en avril après quinze ans d'absence. "Je me pince parfois pour voir si tout ça est bien réel. Pourquoi ne pas rêver encore plus haut, jusqu'à atteindre le Championship ou la Premier League un jour ?", poursuit l'attaquant, qui va bientôt sortir un livre sur son histoire.

Un autre visage était encore plus familier à l'hôtel, celui de Ben Foster. Le gardien international anglais (40 ans, 8 capes, passé notamment par Manchester United) est sorti de sa retraite en mars pour aider Wrexham à assurer la montée, avant de prolonger d'un an en juin. "Je suis déjà venu aux États-Unis avec MU, nos meilleurs joueurs étaient harcelés par les fans partout où ils passaient. C'est fou de se dire qu'il nous arrive la même chose sous le maillot de Wrexham", raconte Foster, avant d'ajouter : "Rob et Ryan sont des

chics types et le club est extrêmement bien géré. Ils méritent ce qui leur arrive." Car le projet initié séduit. Au point d'avoir recruté, la veille de la reprise, James McClean, milieu international irlandais de 34 ans, en provenance de Wigan (D2).

400 % d'augmentation des revenus

Après un premier match en Caroline du Nord face à Chelsea qui avait attiré plus de 50 000 fans, Wrexham et Manchester United ont battu un record d'affluence, avec plus de 34 200 personnes présentes dans les travées du stade Snapdragon, où évolue la joueuse Alex Morgan avec l'équipe du Wave de San Diego (NWSL). La rencontre du soir a été précédée par un gigantesque fan fest devant l'enceinte, avec dégustation gratuite de spécialités galloises et voyage à gagner pour le pays de Galles. La direction avait même imaginé une reproduction du *Turf Hotel* où se désaltérer. "Nous avons la chance d'avoir une bonne situation financière. Nous vendons des quantités impressionnantes ●●●



Sur le terrain, Wrexham a dominé une équipe rajeunie de Manchester United (3-1) grâce notamment au dernier but de Sam Dalby (ci-dessus). Aux abords du stade, tout était prévu pour satisfaire les supporters : food-truck à l'effigie de Ryan Reynolds, photo souvenir avec le trophée de la National League (D5) remportée en fin de saison dernière par le club gallois et Deadpool, l'un des rôles qui a fait connaître Reynolds. À Wrexham, football et spectacle sont indissociables.





... de maillots pour un club de notre niveau et les sponsors sont au rendez-vous", détaille Humphrey Ker, qui navigue entre son métier principal de comédien et celui de directeur général du Wrexham. C'est lui qui a été le premier à conseiller à Rob McElhenney, son ami de longue date, d'acheter un club en Europe, avant que lui-même ne convainque Ryan Reynolds de rejoindre l'aventure. "Notre seule qualification, au départ, était l'enthousiasme. On s'est dit que si on n'y connaissait rien, il fallait écouter et s'entourer des personnes qui savent", poursuit Humphrey Ker.

Un peu moins de trois ans après leur arrivée, le succès est sportif et commercial. La première saison de *Bienvenue à Wrexham* a rapporté plus de 3 millions d'euros, pour un chiffre d'affaires total de 6,5 millions d'euros en 2022, soit 400 % d'augmentation par rapport à l'année précédente. 2023 s'annonce plus fou puisque

"L'argent découle de l'exposition médiatique. Beaucoup de gens sont venus grâce au documentaire" Humphrey Ker, DG de Wrexham

Reynolds et McElhenney devraient encaisser plus de 23 millions d'euros, selon le site anglais The Athletic, grâce notamment à des partenariats avec TikTok et la compagnie aérienne United Airlines.

Disney+, TikTok, Instagram et Turf Hotel
Les réseaux sociaux du club ont également explosé en passant sous pavillon hollywoodien, comptant 1,4 million d'abonnés sur TikTok et un million sur Instagram.

En Californie, à San Diego, avant le match contre Manchester United, la soixantaine de fans venue du pays de Galles se mêle aux supporters américains. La passion enjambe l'océan Atlantique pour le plus grand plaisir de Rob McElhenney (à droite), acteur et copropriétaire de Wrexham avec Ryan Reynolds.



La tournée américaine du club gallois devrait également rapporter gros, entre les ventes de places et le merchandising. L'objectif du voyage était aussi de faire la publicité pour la saison 2 de *Bienvenue à Wrexham*, qui sortira le 12 septembre sur la plateforme de streaming Hulu aux États-Unis et sur Disney+ partout ailleurs. "L'argent découle de l'exposition médiatique, détaille le directeur général. Beaucoup de gens que vous voyez ici sont venus grâce au documentaire. Après, nous ne perdons pas de vue qu'il faudra trouver d'autres sources de développement. C'est aussi pour cela que nous nous déplaçons aux États-Unis et que nous organisons ce festival."

Mais cette tournée américaine n'a pas apporté que des bonnes nouvelles, puisque Paul Mullin a été évacué du terrain après seulement dix minutes face à Manchester United, qui alignait finalement une équipe composée essentiellement de jeunes de l'académie. L'attaquant anglais, reparti avec un poumon perforé, a aussi manqué le début de saison avec son club, le 5 août, face à MK Dons (3-5). Sans lui, Ben Foster et ses coéquipiers se sont pourtant imposés assez facilement 3-1 face aux jeunes Red Devils, dans un style

de jeu à l'anglaise fait de transitions rapides, de touches longues et d'engagement physique de tous les instants. Un niveau encore éloigné du haut de la pyramide anglaise. "Chaque chose en son temps. À terme, l'objectif est de suivre l'exemple d'un club comme Luton, qui nous a battus en 2009 en Cinquième Division, avant de gravir les échelons jusqu'à la Premier League cette année (voir pages 20 à 25)", espère Humphrey Ker.

"Pour l'instant, on vit un conte de fées et on n'a pas envie que ça s'arrête", commentait Wayne Jones avant le match, lui qui voit désormais affluer des touristes américains, sud-africains et même chinois toutes les semaines dans son *Turf Hotel* à Wrexham. Idem chez les nouveaux fans américains, heureux de pouvoir s'identifier au club et à la ville. "Nous sommes un pays relativement jeune et un melting-pot de gens différents, ce qui rend parfois difficile le partage d'une identité sociale commune. C'est ce qu'on aime en suivant l'aventure de Wrexham", confie Christopher Ewing. "Il va bien arriver un moment où l'on va vivre une période délicate, sur le terrain et en dehors, poursuit Wayne Jones. Mais ça donnera encore plus de sens au bonheur qu'on vit en ce moment." ■ M. A.



RICHARDS

DRÔLE DE RECONVERSION

Avec son style tout en dérision, l'ancienne défenseur de Manchester City s'est imposée en quelques années comme l'un des consultants anglais les plus en vue. Il nous raconte ce parcours, parfois pas si rose. Par Dave Appadoo

Le test est simple. Mais probant. Tapez "Micah Richards best of" dans la barre de recherche de n'importe quelle plate-forme vidéo et vous obtiendrez une foultitude de liens vers ses moments les plus hilarants lors de ses différentes émissions télévisées avant même de tomber sur une page menant à ses meilleurs moments balle au pied. Pourtant, le bougre a été un bon footballeur, parfois très bon, joueur symbole du Manchester City des années 2000, talent ultra-précoce du football anglais et plus jeune défenseur de l'histoire des Three Lions en son temps à tout juste 18 printemps (le 15 novembre 2006, à Amsterdam, contre les Pays-Bas, 1-1). Mais depuis quelques années, celui qui compte 13 capes en équipe d'Angleterre se révèle être un véritable phénomène médiatique à travers des séquences télévisées assez ubuesques et toutes plus virales les unes que les autres.

"C'est marrant parce que cela ne constitue qu'un très faible pourcentage de nos émissions, nous explique Micah Richards (35 ans). Mais tout le monde en parle." Et à ceux qui pourraient être tentés de penser que le natif de Birmingham surjoue un peu sa partition d'ambicteur, ce sont les anciens collègues qui arrivent à la rescousse, à l'image de Kolo Touré qui nous

dit tout de go : "Quand je le vois à la télé, c'est exactement le même gars que j'ai côtoyé à Manchester City (de 2009 à 2013). Toujours de bonne humeur, toujours enthousiaste à l'entraînement et dans le vestiaire. Un type qui dit aussi les choses franchement, qui ne triche pas. C'est drôle parce que parfois, à la télé, certains modifient un peu leur façon de parler..."

Même son de cloche chez Ousmane Dabo, croisé dans la cité mancomunienne de 2006 à 2008. "On n'était pas de la même génération, il était très jeune mais il me posait plein de questions sur les gros attaquants de Serie A sur lesquels j'avais défendu : « Et Ronaldo, il est vraiment innarrêtable ? Et "Cheva" ? Et Del Piero ? » (Rires.) Toujours hyper curieux mais vraiment respectueux. Je comprends que l'on dise qu'il fasse du bien à une émission, parce qu'il mettait aussi une très bonne atmosphère dans le vestiaire." Au fond, Richards, c'est l'histoire de celui qui n'aura pas réussi à être le très grand joueur que

tout le monde imaginait et qui est en train de devenir un consultant premium auquel peu de monde croyait.

La positive attitude

Même en grattant fort, impossible de dénicher la moindre trace d'amertume chez l'intéressé. "J'ai toujours un état d'esprit positif", affirme Richards. Une manière de seconde nature héritée de son enfance quand le petit Micah traînait ses guêtres aux alentours de Leeds, dans un patelin nommé Chapeltown qui n'a rien d'un coin pour paroissiens. "C'était un quartier vraiment difficile, se souvient-il. Beaucoup de pauvreté, de la délinquance, des trafics en tout genre, de la prostitution et j'en passe. Mais moi, je ne vivais que les bons côtés de Chapeltown, la vitalité, le mélange de toutes les cultures, la solidarité. D'ailleurs, j'allais au centre Nelson-Mandela, qui proposait tout un tas d'activités extrascolaires comme la musique, le chant. C'était un lieu où l'on pouvait toujours aller et s'y sentir accueilli et considéré. Je naviguais entre foot et centre socio-culturel, j'étais en permanence dans des interactions très positives malgré un environnement a priori compliqué. Cet état d'esprit vient aussi de mon père qui, lui aussi, n'a toujours vu que les bons ...

"Je comprends qu'il fasse du bien à une émission"

Ousmane Dabo, ex-coéquipier

À 18 ans, les observateurs prédisaient un avenir doré à Micah Richards, à la lutte avec Cristiano Ronaldo. Mais, en raison des blessures, sa carrière, avec City comme en sélection, a tourné court. Et à 35 ans, après avoir vécu la dépression, c'est comme consultant qu'il s'épanouit.



... côtés de Chapeltown. Il a même choisi d'y rester alors qu'avec mon soutien financier il aurait pu aller s'installer dans n'importe quel quartier résidentiel."

Et inutile non plus d'essayer de chiner chez lui une revanche sociale. "Plein de gars issus des quartiers difficiles voient le foot comme un moyen d'échapper à cette vie. Mais j'ai vu le foot uniquement comme une passion, pas comme une façon d'échapper à ma condition car, j'insiste, j'étais très heureux dans mon enfance. Bien sûr, j'ai gagné beaucoup d'argent et encore aujourd'hui je suis très bien payé, mais ça n'a jamais été le but premier. D'ailleurs, quand on y pense, c'est un peu fou de se lancer dans le foot pour l'argent parce qu'il y a tellement de joueurs dans le monde, tellement d'impondérables, tellement de possibilités d'échouer à cause des blessures, de la malchance..."

Les mauvaises fréquentations

Aujourd'hui, l'ancien Citizen pose un regard serein sur son parcours. Celui d'un même lancé dans le grand bain de la Premier League à seulement 17 ans au poste de latéral droit avec des qualités athlétiques rarement vues. "C'était une bête sur le plan physique, se rappelle Dabo. Rapi-

"Avec son physique monstrueux, qui serait allé le chicaner ?" Kolo Touré

de, impossible à bouger au contact et avec une détente phénoménale. Il avait une grosse soif d'apprendre." "C'était le genre de gars avec qui tu peux partir à la guerre l'esprit tranquille, abonde Kolo Touré. Pas forcément un leader mais une sorte de super guerrier. Et toujours un super état d'esprit, je ne l'ai jamais vu essayer d'intimider quelqu'un alors qu'avec son physique monstrueux, qui serait allé le chicaner ? (Rires.)" Même si, pour son premier but, le jeune homme se fait reprendre de volée par un journaliste après un gros juron balancé en interview pour bien souligner sa joie, une séquence encore culte à la télévision britannique.

L'Anglais n'a pas non plus échappé aux tourments qui ont souvent guetté la plupart des *wonderkids* outre-Manche. "Assumer sur le terrain, ça allait, mais c'était plus compliqué à gérer en dehors. Un jeune talent anglais doit faire face à une quantité inimaginable de sollicitations en tout genre, de lumière médiatique, de pression. Je n'ai pas toujours su gérer. Des nouveaux amis apparaissent rapidement,

ils vous proposent d'aller ici et là, ils vous font découvrir plein d'endroits. Et j'avais une espèce de candeur où je ne voyais que le bon côté des gens. Je disais oui alors même que l'on me mettait en garde contre ces nouveaux « amis » qui, au bout du compte, ne sont pas là pour votre bien mais seulement pour leur intérêt. Ma solution a été de revenir aux sources, de me recentrer sur ma famille, mes vrais amis et surtout sur le foot et rien que le foot." Hélas, les blessures à répétition (notamment à un genou) finiront par avoir raison de sa carrière (à 31 ans). Et, pour la première fois de sa vie, d'une forme d'insouciance.

Le mental touché

Car, à l'automne de sa carrière, Micah Richards va traverser un véritable tunnel sur le plan mental. "La dépression est un sujet parfois tabou dans le football. Je n'ai pas honte de dire que j'ai traversé des moments difficiles quand j'ai senti que je ne reviendrais pas au niveau nécessaire pour faire partie d'une équipe aussi con-



Micah Lincoln Richards

35 ans. Né le 24 juin 1988, à Birmingham (Angleterre). Défenseur. International anglais (13 sélections, 1 but).

Parcours de joueur

Manchester City (2005-2015), Fiorentina (2014-2015), Aston Villa (2015-2019).

Palmarès

Championnat d'Angleterre 2012 et 2014 ; Coupe d'Angleterre 2011 ; Coupe de la Ligue 2014.

sistante qu'était devenue Manchester City. Alors que j'avais eu l'habitude de toujours avancer dans ma carrière, je doutais de moi-même pour la première fois. À Aston Villa, ça a été très dur à l'entraînement ou avec le groupe où je continuais à être moi-même. Je sentais que j'avais une responsabilité d'être fort et positif, au regard de mon statut. Mais, une fois rentré à la maison, je ne mangeais plus, je dormais mal, je me sentais malheureux. Ce qui m'a sauvé, c'est quand l'un de mes meilleurs amis m'a demandé : « Est-ce que tu as accompli tout ce que tu voulais dans le foot ? », j'ai répondu : « Non. » Il m'a ensuite demandé si j'étais en bonne santé, j'ai dit oui. Enfin, il m'a demandé si j'avais une vie de famille et amicale épanouie, j'ai là encore répondu par l'affirmative. Il m'a dit de faire les comptes, et la balance était positive. Une méthode d'une simplicité désarmante mais manifestement efficace.

« J'ai réagi et je me suis dit que ce que je ne pouvais plus mettre dans ma passion pour le foot, je pouvais le mettre ailleurs, en aidant les gens, en étant un être encore meilleur. Bref, faire le nécessaire pour me sentir à nouveau fier de moi. C'est peut-être pour ça que j'hésite à qualifier cela de dépression car, à travers mes

rencontres, j'ai pu voir des gens qui étaient vraiment dans un état dépressif profond. Les mots ont un sens et il faut savoir ne pas les galvauder, surtout sur des sujets aussi sensibles. »

La polémique ethnique

Il n'empêche, Richards va être pris en grippe par les fans des Villans, lui reprochant de toucher un salaire alors qu'il est blessé (il ne jouera plus entre octobre 2016 et juillet 2019, où il annonce l'arrêt de sa carrière). « Certains journaux alimentaient ce sentiment en tenant le décompte des jours où je n'avais pas joué et en mettant à côté mon salaire. Ça m'a blessé que l'on me fasse passer pour quelqu'un qui n'en a rien à faire de ne pas jouer tant qu'il touche son chèque, alors que le foot est tout pour moi, que je faisais tout, mais alors tout pour revenir. C'est d'ailleurs pour ça que je n'étais pas super chaud pour rejoindre les médias au début. »

Rien ne sera jamais simple pour le

champion d'Angleterre 2012 car sa venue sur Sky Sports déclenche une autre polémique sur fond de question raciale. « C'est arrivé dans le contexte *Black Lives Matter* à la suite de l'affaire George Floyd (*un Afro-Américain mort après une interpellation*, le 25 mai 2020). Il y a eu de nombreux commentaires insinuant que j'avais été pris pour ma couleur de peau, pour une sorte d'affichage ethnique, d'autant que pour me faire venir, Sky s'était séparé d'autres consultants expérimentés (*Matt Le Tissier, Phil Thompson et Charlie Nicholas*). Ce n'était pas simple. »

Disons-le clairement, au milieu d'un casting doré au gré des différents programmes, ici Thierry Henry, là Roy Keane, en passant par Alan Shearer et autres Jamie Carragher, le choix de Micah Richards ne paraissait pas des plus évidents. « Ce qui m'a aidé aussi, c'est que j'étais en Premier League encore très récemment, reprend l'intéressé. Je connaissais quasiment tous les joueurs, leurs particularités, leur façon de jouer. Je me concentre principalement sur la Premier League, je reconnais que je ne suis pas comme Thierry Henry qui a un regard assidu sur l'ensemble des grands Championnats européens. Mais je sais bien

“La dépression est taboue dans le foot” Micah Richards





que certaines personnes me voient avant tout comme un ambassadeur.”

Le meilleur job du monde

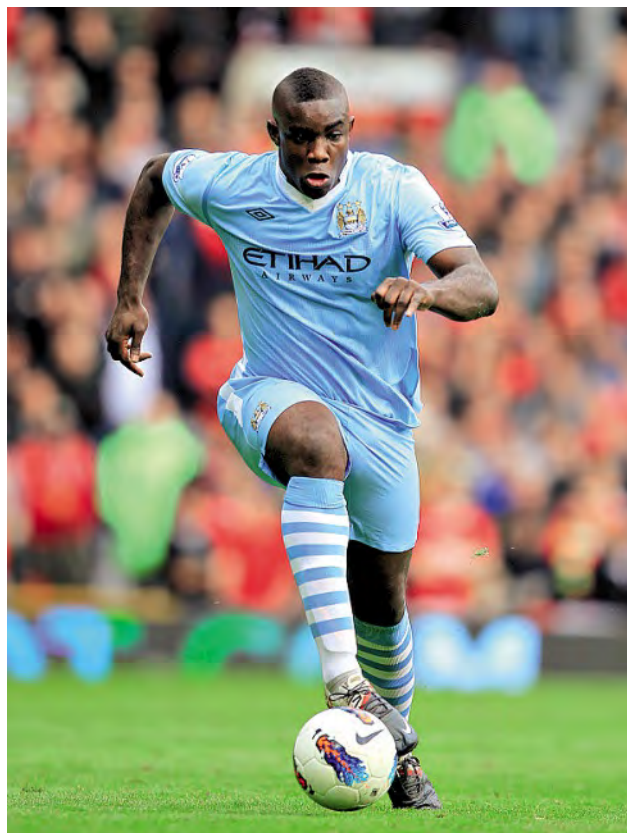
Un rôle loué dans *L'Équipe*, en juin, par Pete Radovich, l'expérimenté producteur de *Champions League Today*, le show à succès sur la chaîne américaine CBS, auquel Richards participe : “J’ai rencontré très peu de personnes avec son charisme. C’est un don de Dieu.” Alors, juste un amuseur public, l’ami Richards ? “Dans la tête des gens, meilleure est votre carrière, meilleur est votre avis, confie l’Anglais. Roy Keane, l’un de mes consultants préférés, peut être très dur vis-à-vis d’un joueur car sa carrière lui donne ce crédit. Je dois être plus mesuré. Aujourd’hui, il y a une reconnaissance pour ma personnalité, mon humour, ma capacité à mettre une bonne ambiance, mais j’aspire à ce qu’un jour je sois davantage reconnu pour mes analyses.”

Et la nouvelle star des médias de se

Micro en main aux côtés de Thierry Henry, ici sur CBS, Richards se montre aussi incisif que lorsqu’il était joueur.

projeter. “Je ne souhaite pas mélanger la politique et le sport par exemple, car j’estime qu’il faut le faire avec un maximum d’expertise. En revanche, j’aimerais participer à éveiller les consciences sur des sujets sociétaux comme le racisme, que j’ai vécu en plusieurs occasions. J’ai

d’ailleurs sorti un documentaire, *Tackling racism*.” Mais, au vrai, Richards savoure. “Je suis un privilégié parce qu’énormément de gens doivent faire un métier qu’ils n’aiment pas vraiment. Moi, je suis payé pour parler de ce que j’aime le plus. Je fais le meilleur job du monde.” ● D.A.



Par arrêt de la cour d’appel d’Orléans du 14 février 2023, Jacky FORTEPAULE a été condamné pour harcèlement moral et sexuel à l’encontre de 6 salariés, délits commis entre le 1er juillet 2017 et le 31 octobre 2018, alors qu’il exerçait les fonctions de président de la Ligue Centre Val-de-Loire de Football. La cour a confirmé la peine prononcée par le tribunal correctionnel d’Orléans le 5 avril 2022 d’un an d’emprisonnement assorti d’un sursis et de 1.500 € d’amende, et a ordonné en outre, l’affichage de la décision à la Ligue Centre Val-de-Loire de Football et la publication dans deux journaux (France Football et La République du Centre).

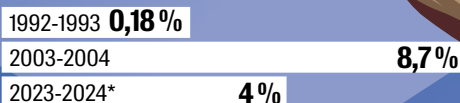
LES FRENCHIES DÉSUNISSENT LE ROYAUME

Nationalités les plus représentées dans l'histoire de la Premier League (minimum 1 match)



UN PIC À 8 % !

Évolution du pourcentage de Français parmi les joueurs de Premier League (minimum 1 match)



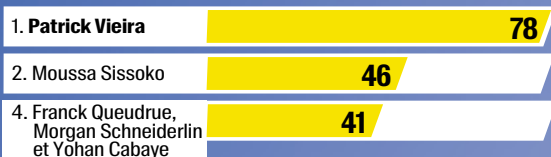
* Effectifs arrêtés au 24 juillet 2023.

VIEIRA, LE PLUS SANCTIONNÉ

Français ayant reçu le plus de cartons rouges



Français ayant reçu le plus de cartons jaunes



Parlez-vous franglais ?



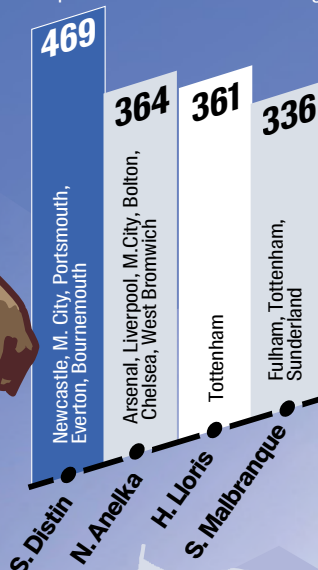
Depuis la création de la Premier League, en 1992, les Français forment le plus gros contingent d'étrangers. Voici le détail de leurs faits et gestes.

Par Emmanuel Bojan (avec Opta). Infographie Philippe Escoffier.

LE FESTIN DE DISTIN

Classement des Français les plus expérimentés en Championnat d'Angleterre

L'ancien Parisien Sylvain Distin est même le joueur de champ non-britannique le plus capé de l'histoire du Championnat anglais (469 matches). Au total, il aura disputé 15 saisons de Premier League.



CANTONA, LE PIONNIER

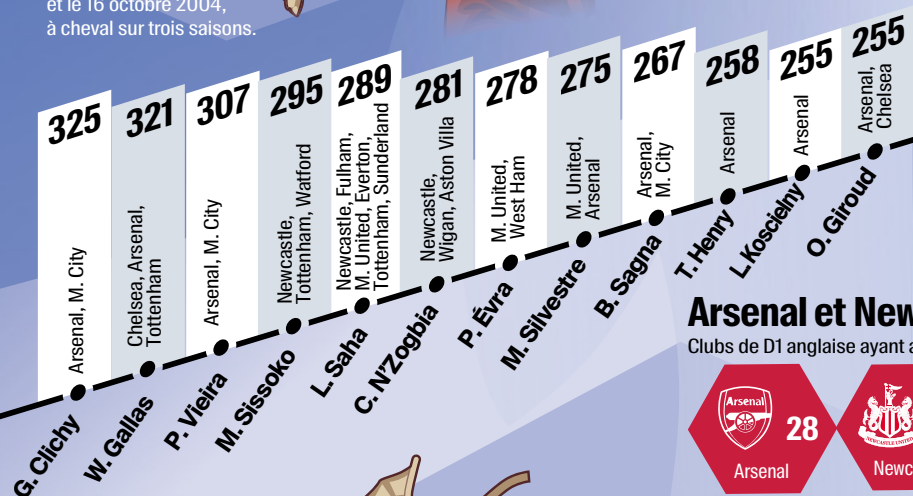
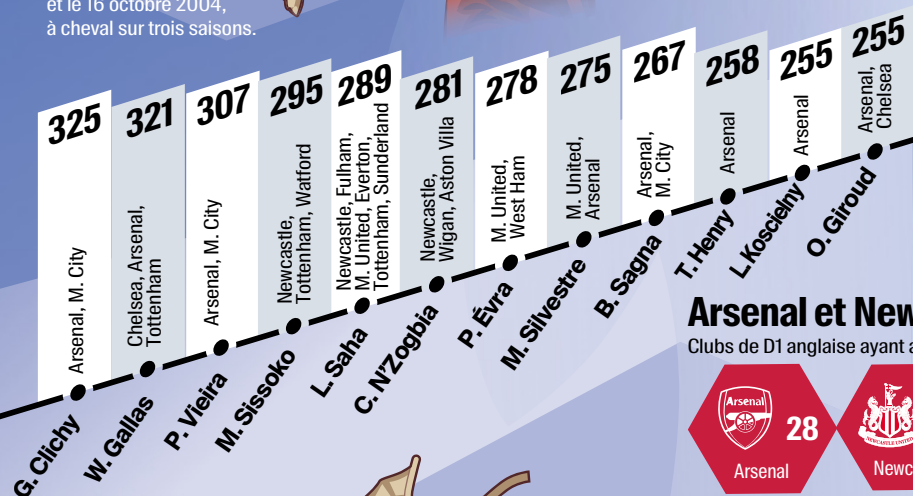
Recruté par Leeds en janvier 1992, "The King" fut le seul Tricolore à disputer toute la première saison de Premier League sous le maillot de Leeds, puis Manchester United dès novembre 1992. Onze ans plus tard, en 2003-2004, on dénombrait pas moins de 45 joueurs français, le record.

HENRY, MEILLEUR CANONNIER

Top 10 des meilleurs buteurs
français en Premier League

1. T. Henry
2. N. Anelka
3. O. Giroud
4. L. Saha
5. É. Cantona
6. A. Martial
- R. Pirès
8. A. Lacazette
9. S. Malbranque
10. S. Nasri

Thierry Henry est aussi le Français qui a connu la plus longue série d'invincibilité avec un club anglais : 48 matches avec Arsenal entre le 7 mai 2003 et le 16 octobre 2004, à cheval sur trois saisons.

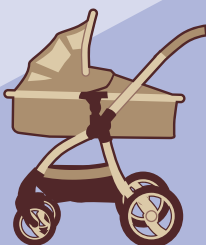


Arsenal et Newcastle au coude-à-coude

Clubs de D1 anglaise ayant aligné le plus de joueurs français



Newcastle possède en revanche le record du nombre de Français alignés en même temps, 8, en 2013, contre Stoke, puis face à Hull.



DEMBÉLÉ, LE JEUNE PREMIER

Moussa Dembélé est le plus jeune Français à avoir disputé un match de Premier League, à 17 ans et 141 jours avec Fulham, le 30 novembre 2013, contre West Ham. Sylvain Distin, lui, est le plus âgé, 38 ans et 80 jours, avec Bournemouth, le 5 mars 2016 à Newcastle.



L'âge moyen des Français de Premier League les jours de match.

OVER THE RAINBOW

Stuart Matthews, fondateur des *Proud Seagulls*, deuxième groupe de supporters LGBT+ de l'histoire de la Premier League, nous a ouvert les portes de son association à Brighton, capitale britannique de la cause homosexuelle.

Par
Quentin Girard, à Brighton

Photos
Benjamin Cremel/L'Équipe

Nous étions prévenus. En plein mois de juillet, quand le thermomètre dépasse les 40°C en Grèce et en Italie, mettant en alerte l'ensemble des climatologues, l'Angleterre voit gris. Pourtant, Brighton est une ville sudiste, au bord de la mer, considérée comme le Saint-Tropez du Royaume et prisée par les touristes londoniens. Habitué par le temps anglais et la pluie, notre accompagnateur du jour, Stuart Matthews, n'a pas bouleversé son programme et nous a emmenés au *Brighton Fringe*, l'un des nombreux cafés de la ville autoproclamés LGBT+ (lesbiennes, gays, bisexuels, trans et autres identités de genre et orientations sexuelles). En 2017, quatre ans après les Gay Gooners d'Arsenal, lorsqu'il développe l'idée de créer un groupe de supporters LGBT+ du Brighton and Hove Albion Football Club, il hésite... "J'appréhendais un peu. J'ai publié un sondage sur le groupe Facebook du club, pour prendre la température. Finalement, 98% des réponses étaient positives!"

Un groupe qui a failli ne jamais exister

Lors d'un match à domicile, une remarque fataliste de l'officier de liaison avec la police de Brighton – chaque club de Premier League a son propre officier – va le conforter dans son choix de faire bouger les lignes: "Nous savons ce qu'est l'homophobie, calmez-vous, nous sommes au courant... mais nous ne pouvons rien faire." Au départ composé de cinq membres, son groupe des *Proud Seagulls* (les Goélands Fiers) prend de l'ampleur, atteignant les 50 adhérents à ce jour, jusqu'à être reconnu comme groupe officiel de supporters

par le club. "Plus d'options, plus de contacts et, donc, plus de projets s'offrent à nous", résume Matthews. Aujourd'hui bien en place, les *Proud Seagulls* ont failli ne jamais exister.

Plus jeune et avec plus de poils sur le caillou, Stuart Matthews s'essayait à l'arbitrage au niveau District, nourri au *kick and rush* et aux semelles des numéros 6, mais surtout à un environnement malsain. "Tous les samedis, il y avait de la violence. Les joueurs se battaient, les supporters se battaient, ça m'a dégoûté." Devenu infirmier militaire en Allemagne de l'Ouest et en Irlande du Nord au service du Royaume-Uni, il délaisse complètement le football. Jusqu'à mai 2011, et la création du Falmer Stadium – le stade de Brighton, connu depuis sous le nom de l'American Express Stadium –, qu'il va adorer: "Quand j'ai monté les escaliers, j'étais complètement ébahi. J'ai eu un déclic et, depuis, je suis accro."

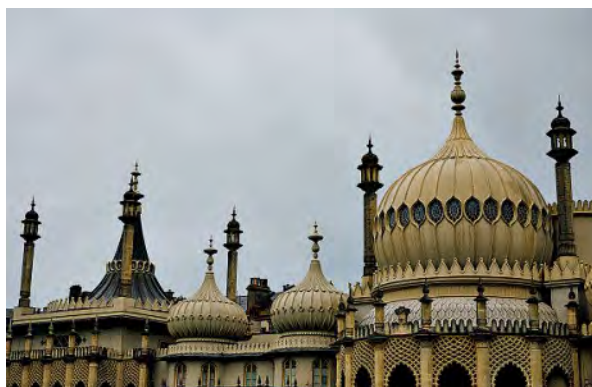
Il apprend l'histoire du club, et surtout celle de la lutte contre l'homophobie dans les stades, entamée par les deux pionnières Liz Costa et Sarah Watts, ancienne vice-présidente et secrétaire d'un autre groupe officiel de supporters de Brighton. Grâce à leur engagement, les deux femmes réussissent à faire taire le chant *Rent Boy*, entonné par les supporters de Chelsea, et considéré comme homophobe. "Notre devoir est de continuer leur travail, insiste Matthews, les groupes LGBT+ représentent leurs propres membres mais aussi le football. Ils s'adressent à la Premier League en disant: « Nous ne pouvons pas tolérer cette homophobie. »" ...



Installé au Brighton Fringe, l'un des nombreux cafés de la ville autoproclamés LGBT+, Stuart Matthews se confie.



À Brighton, la culture LGBT+ est visible à tous les coins de rue. Monuments historiques (en bas) et symboles de la cause homosexuelle se côtoient au cœur de la "London by the sea", où les icônes gays telle que Freddie Mercury (ci-dessus) ornent les murs de la ville. En 2017, Stuart Matthews (en bas, à gauche), fan de Brighton, fonde les Proud Seagulls, qui comptent aujourd'hui 50 membres, pour faire avancer la cause LGBT+ (à droite) dans le monde du football.





“Je ne vais pas au stade pour me faire agresser, j’y vais pour regarder un match” Stuart Matthews

... Un combat de longue haleine des groupes LGBT+ qui trouve un écho dans les instances. Le football anglais est considéré comme pionnier dans la lutte contre l’homophobie. Mais la Football Association – l’équivalent de la FFF en France – et la Premier League freinent encore certains projets. Le flocage des joueurs aux couleurs arc-en-ciel toute l’année ? Impossible, les arbitres seraient gênés. Une annonce en amont des matches sur l’interdiction des chants homophobes sous peine de sanctions ? Un jour, peut-être. Mais ce n’est rien comparé à l’inertie de certaines fédérations étrangères sur ces nombreux sujets.

Le choc culturel en Ligue Europa ?

Ces différences risquent de provoquer un choc culturel pour les supporters de Brighton, sixième de Premier League la saison

dernière. Habitué à l’acceptation de toutes sexualités, ils vont découvrir l’Europe pour la première fois de leur histoire. “Nos supporters devront être conscients que certaines équipes européennes n’ont pas les mêmes valeurs et tolérances que nous. Il va falloir être attentifs, constate Matthews, lui qui ne se déplacera pas à l’étranger pour les matches de Ligue Europa. Je ne veux pas courir le risque et que mon plaisir soit gâché. Je ne vais pas au stade pour me faire agresser, j’y vais pour regarder un match, pour soutenir l’équipe, c’est ma passion !” Atteindre l’Europe est donc une problématique supplémentaire pour les *Proud Seagulls* et le club de Brighton.

“Nous travaillons très fort pour changer les perceptions, pour éduquer les supporters, le personnel et les joueurs, se félicite Sarah Gould, chargée de l’égalité, la diversité et l’inclusion dans le club de Brighton, c’est ce que nous voulons en 2023.” Brighton est connu pour être le club le plus dur sur les sanctions à l’encontre de supporters ayant dépassé la limite de l’homophobie, mais aussi du racisme et de toute autre discrimination. La direction a imposé une tolérance zéro, optant régulièrement pour des exclusions définitives de stade, quand d’autres se limitent à deux ou trois semaines de suspension. Mais d’où vient cette différence ? Pourquoi Brighton est-il plus sensible à ces questions que les autres clubs ?

Un des clubs les plus visés par les actes homophobes

Historiquement, cette image a toujours été affiliée à Brighton. En 1800, déjà, un quartier homosexuel était enfoui en sous-sol, les entrées étant bien connues des habitants. Mais ce sont bien les années 1970-1980 qui sont à l’origine de cette réputation. En pleine pandémie du VIH, les malades – à l’époque, les traitements étaient inconnus – se rendaient à Brighton pour mourir paisiblement, au bord de l’eau, dans le “London by the sea”, surnom donné à la ville du sud. Une culture visible à tous les coins de rue, représentée par des bars LGBT+, des drapeaux arc-en-ciel, des shows de drag queens et un stade régulièrement aux couleurs de sa cause traditionnelle. Forcément, la haine s’invite parfois aux côtés de la joie des supporters,

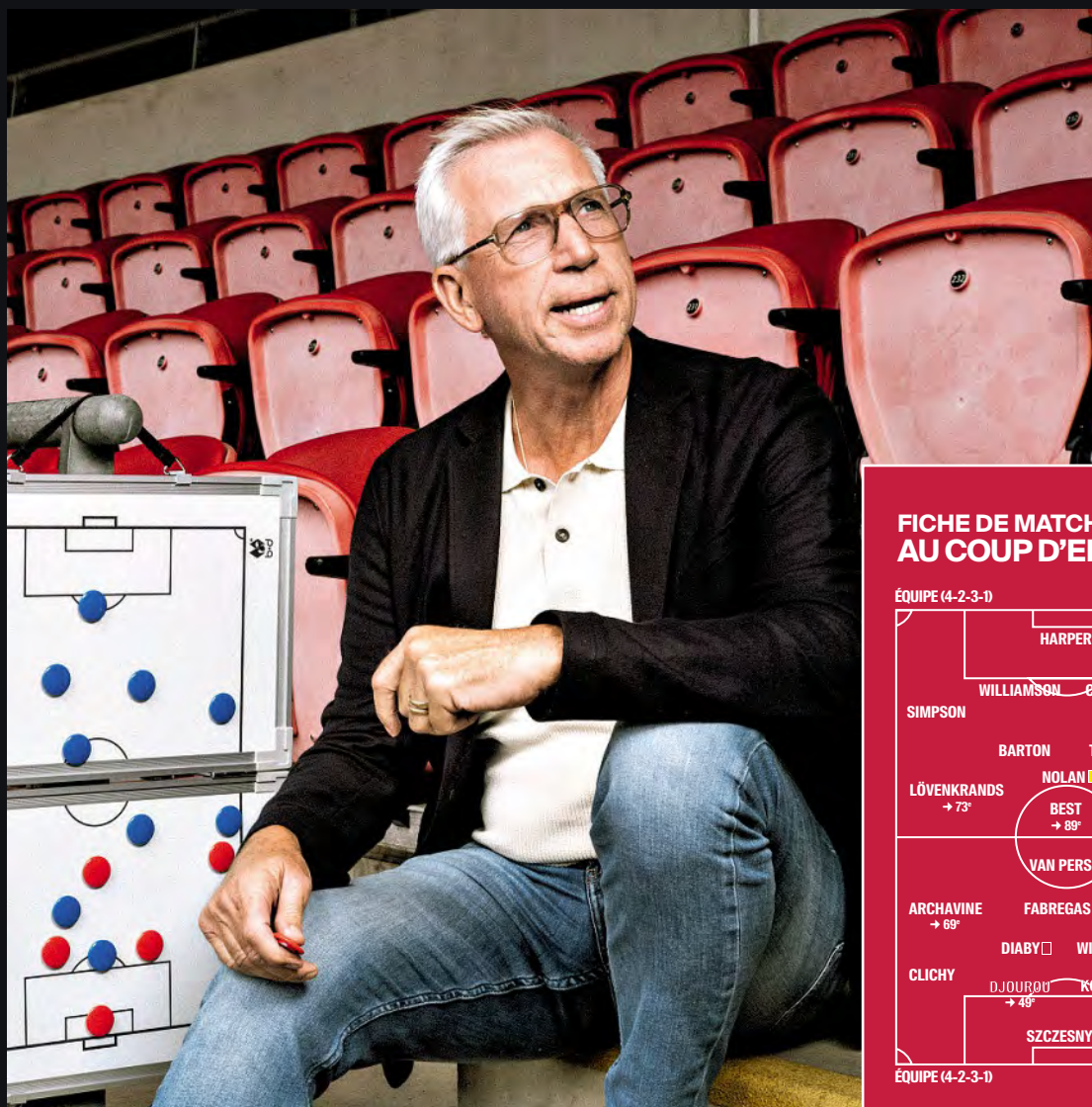
et Brighton fait partie des clubs les plus visés par des actes homophobes, notamment de la part de son “voisin” du sud de Londres, Crystal Palace.

“Beaucoup de supporters dépassent les bornes parce qu’ils ne savent pas où se trouve la limite”, estime Matthews. Mais où placer la limite ? Quand est-ce qu’un acte est considéré comme homophobe ? “C’est simple... Si je vous dis, droit dans les yeux : « Putain de grenouille française ! » C’est un abus car je m’adresse directement à vous, et je vous fais mal.” Et comment réduire ces actes ? “Nous devons éduquer les gens en passant par de lourdes sanctions, résonne Matthews. On a aussi besoin des supporters pour faire avancer la cause. Si vous êtes victime ou témoin d’un abus homophobe, signalez-le ! C’est terriblement important.”

Beckham, Henderson, le Qatar et l’Arabie saoudite

Par son attribution de la Coupe du monde 2022 au Qatar, par son manque de soutien à la cause LGBT+ et aux droits de l’homme pendant cette même compétition, la FIFA ne brille pas dans ce combat. Les joueurs ont, eux aussi, leur mot à dire, et le statut d’ambassadeur du Qatar de David Beckham ou la signature cet été de Jordan Henderson en Arabie saoudite ont été des coups de canif dans le contrat outre-Manche car les deux étaient des figures de la cause LGBT+ en Angleterre. “On a pour habitude de dire que le sport ne doit pas être affilié aux causes politiques, mais à travers les enjeux que représentait le Mondial au Qatar, la FIFA et les joueurs l’ont rendu politique”, s’énerve Stuart Matthews.

Dans le football masculin, l’homosexualité, qui existe dans ce sport comme n’importe où, reste l’un des plus grands tabous. Et Stuart Matthews se questionne : “Aujourd’hui, au sein des instances, si un joueur annonce son homosexualité, il n’existe aucune protection. On doit y remédier. Comment se fait-il que, dans le football féminin, il y ait un certain pourcentage des joueuses qui soient ouvertement homosexuelles, alors qu’il n’y en a presque aucun dans le football masculin ?” Cette question mérite d’être traitée en profondeur à Brighton et ailleurs. ● Q. G.



FICHE DE MATCH AU COUP D'ENVOI

ÉQUIPE (4-2-3-1)

ENTR. : ALAN PARDEW



NEWCASTLE-ARSENAL : 4-4
26^e JOURNÉE DE PREMIER LEAGUE
SAISON 2010-2011

Alan Pardew

“MON MATCH LE PLUS EXTRAORDINAIRE”

Classé parmi les dix plus grandes rencontres de l’histoire de la Premier League par la presse anglaise, ce Newcastle-Arsenal du 5 février 2011 a été le théâtre d’un retournement de situation improbable. Alan Pardew, 62 ans, ancien coach des Magpies, nous en raconte les coulisses. Par Olivier Bossard, à Londres. Photos Sébastien Leban/L’Équipe

L’APPROCHE DU MATCH “UNE SEMAINE HORRIBLE”

“C’était une semaine horrible. Le week-end précédent, le club avait vendu notre buteur Andy Carroll à Liverpool (*le montant de l’indemnité s’élevait à 40 millions d’euros*). Pourtant, j’avais dit à mes dirigeants de ne pas le vendre. Quand ils m’ont appelé pour me l’annoncer, j’ai répondu : « OK, mais vous devez comprendre qu’on va avoir de sérieux problèmes sans lui. » On perdait là un élément clé sur le terrain et en dehors. Dans le vestiaire, personne n’acceptait ce transfert. Pendant toute la semaine, les joueurs ne parlaient que de ça. Pendant nos déjeuners d’équipe, on venait me voir : « Mais pourquoi, on a vendu Andy ? Pourquoi on n’a pas dit non ? » Tout le monde était affecté. Notre capitaine Kevin Nolan, surtout. Il était très ami avec lui.

La préparation a été complètement gâchée. Personne n’avait le moral. L’état d’esprit du vestiaire était au plus bas. On a joué à Fulham le mercredi soir en Championnat. Nous avons perdu (0-1), sans surprise. Et en plus de ça, Shola Ameobi, mon autre buteur, s’est blessé pendant ce match. La rencontre contre Arsenal arrivait et j’avais en main une équipe sans motivation et sans buteur. J’ai dû alors me tourner vers Leon Best pour occuper le poste de numéro 9. C’était une magnifique personne, mais ses capacités pour le haut niveau étaient un peu limitées. Il serait le premier à vous le dire, il en était totalement conscient. De plus, dans le but aussi, mon gardien (*le Néerlandais Tim Krul*) était un peu blessé (*mais présent malgré tout sur la feuille de match*). Quand vous êtes manager d’un club vous devez toujours essayer d’être positif, de trouver des solutions face aux problèmes pour que le groupe soit dans le meilleur état d’esprit possible. Mais là, c’était vraiment compliqué. Et je n’avais pris le poste que depuis trois mois seulement...”

LE PLAN DE JEU “J’IMAGINAIS QU’ON POUVAIT, MARQUER, FERMER ET GAGNER 1-0”

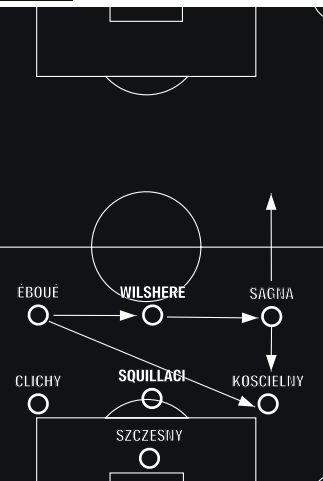
“Le Arsenal d’Arsène Wenger était toujours un adversaire particulier. C’était une équipe qui jouait, qui ne fermait jamais le jeu, qui allait toujours de l’avant. Très peu d’équipes de Premier League faisaient ça. Il fallait donc couper les circuits de passes. Theo Walcott était un joueur très rapide, Robin van Persie très adroit devant le but adverse. On devait les empêcher de recevoir la balle. J’avais demandé à Joey Barton de s’occuper d’Andreï Archavine, à Cheik Tiote – paix à son âme (*l’ancien international ivoirien est décédé d’un arrêt cardiaque à l’âge de 30 ans, le 5 juin 2017*) – de gérer



Pour couper le circuit de passes et priver Van Persie et Walcott de ballons, Alan Pardew a demandé à Barton de gérer Archavine, à Tioté de s’occuper de Fabregas et à Nolan de prendre Wilshere.



Arsène Wenger peut faire la moue. Arsenal, malgré quatre buts d’avance à la pause, a dû se contenter d’un nul à St James’ Park en ce 5 février 2011.



Après l'expulsion de Diaby (50^e), Sagna vient occuper un rôle de piston, côté droit. En phase offensive, le Français joue le rôle d'ailier, ce qui oblige Wilshere et Éboué à compenser sur les replis défensifs.

... Cesc Fabregas, un très grand danger, et à Kevin Nolan de prendre Jack Wilshere. Je n'avais mis personne au marquage sur Abou Diaby. Il était surtout là pour les tâches défensives, moins pour lancer le jeu. Mon joueur le plus important était Cheik (Tioté). Quand il était motivé, il était quasiment toujours le meilleur. Mais, comme ses coéquipiers, il n'allait pas bien. Le côté droit de notre défense n'était pas très rapide. Il ne fallait pourtant pas lâcher Archavine. C'était un joueur dangereux qui repiquait toujours vers l'intérieur et qui posait problème sur ces actions-là. Alors, en phase défensive, Kevin (Nolan) devait venir se replacer avec Cheik (Tioté) et Joey (Barton) au milieu. La clé contre Arsenal était toujours la patience. Alors j'imaginais qu'on pouvait marquer, fermer et gagner 1-0."

LA PREMIÈRE PÉRIODE "À 0-4 À LA MAISON, VOUS NE PENSEZ QU'À SURVIVRE"

"Dès la première action, on se prend un but (1^{re} minute). On n'avait même pas eu le temps de respirer. Deux minutes plus tard, Arsenal en marque un deuxième, puis un troisième au bout de dix minutes. C'était terrible, on n'existait pas. Tout le monde avait le mental à plat. Arsenal était une bonne équipe, mais nous n'avons jamais fait ce que nous devons faire. On était complètement passifs. Les minutes passaient et je n'avais absolument personne sur le terrain capable de remotiver le groupe ou de le secouer. Après le quatrième but (26^e), je commence à voir les gens quitter le stade. Même si j'étais concentré sur le match, je pouvais les voir partir, derrière moi, devant moi, sur les côtés. C'est une chose qui n'arrive jamais à Newcastle.

À ce moment-là, je n'avais plus trop les idées claires. Je n'avais même pas envie de procéder à un changement. La seule chose sur laquelle je me concentrais, c'était que tout le monde fasse son travail défensif. À 0-4 à la maison, vous ne pensez qu'à survivre et à atteindre la mi-temps sans en prendre un cinquième. Arsenal a eu des occasions, et, bizarrement, je me suis rendu compte que le quatrième but avait un peu piqué la fierté des joueurs. Ils étaient un peu moins attentistes. Mais je n'arrêtais pas de regarder l'horloge. Je n'avais qu'une envie, c'était que cette mi-temps s'arrête."

LA MI-TEMPS "JE REDOUTAIS UN AFFRONTLEMENT VERBAL, PHYSIQUE MÊME"

"Normalement, à la mi-temps, je vais dans mon bureau avec mon analyste, l'un de mes adjoints et j'en laisse un autre dans le vestiaire. On discute de ce qu'on peut changer. Mais pas cette fois. J'ai filé directement au vestiaire. Je redoutais un affrontement verbal, physique même. Mon message était très clair dans ma tête. Déjà, je leur ai demandé d'enlever Andy Carroll de leurs pensées. Il était parti, c'était terminé. On devait passer à autre chose. Ensuite, j'ai évoqué le club, les supporters, le maillot, la fierté. Il ne s'agissait même plus de parler tactique mais de combat. Il n'était pas possible de revenir sur le terrain en étant aussi passif. Il fallait se battre, tacler, être agressifs, aller les chercher, mettre de l'énergie dans



Durant le premier acte, José Enrique et Newcastle n'ont pu contenir Arsenal et Theo Walcott. Résultat : quatre buts concédés lors des vingt-six premières minutes et une absence de révolte.

Robin van Persie, deux buts, pensait avoir plié l'affaire pour les Gunners.





50^e minute : Abou Diaby (à gauche) s'en prend à Kevin Nolan à la suite d'un tacle assassin de Joey Barton et est expulsé. Le match bascule.

tout ce qu'on faisait. Enfin, j'ai parlé de leurs familles, qui pour la plupart étaient en tribunes. Je leur ai dit que c'était inacceptable de faire ça à leurs parents, leurs enfants, leur femme. Il fallait bousculer leur fierté, leur donner envie de revenir avec la volonté de rentrer dans l'adversaire. Joey (*Barton*) et Kevin (*Nolan*) ont pris la parole. Ils ont dit des choses qui allaient dans le même sens, qu'il serait très embarrassant de refaire la même mi-temps. Dans le tunnel qui menait au terrain, j'ai vraiment vu un changement d'attitude. Il fallait maintenant le montrer sur le terrain."

LA SECONDE PÉRIODE "TIOTÉ EST RESTÉ LE HÉROS, IL A EU LA RECONNAISSANCE QU'IL MÉRITAIT"

"Joey (*Barton*) marque un premier but sur penalty (68^e). Le stade n'y croit pas encore trop. La réaction est assez discrète. Leon (*Best*) marque le deuxième (75^e) et là, je sens que le match est en train de changer. Abou Diaby a été expulsé (50^e), l'ambiance change aussi en tribunes. Sur le terrain, je retrouvais le vrai Newcastle. Celui obligé de se battre pour aller chercher des résultats et qui n'avait pas les moyens qu'il a aujourd'hui (*les Magpies ont été racheté par des fonds saoudiens en octobre 2021*). Ces valeurs font partie de l'ADN de ce club. En face, les joueurs d'Arsenal ne faisaient plus tourner le ballon, ils balançaient devant, chose qu'ils ne faisaient jamais. Je les sentais nerveux.

À 2-4, on obtient un nouveau penalty et je vois Joey (*Barton*) prendre le ballon, mais je ne voulais pas qu'il le tire ! Je n'aime pas quand un joueur tire deux penalties dans un match. Mais ...

En phase défensive, le capitaine, Kevin Nolan, avait comme consigne de redescendre un cran plus bas pour venir se placer entre Barton et Tioté.





... c'était Barton. Un non-conformiste. *(Sourire.)* Il marque (83^e) et on revient à un but. Et je me souviendrai toujours de ce but (88^e)... Cheik *(Tioté)* était notre meilleur joueur. Sans hésitation. Mais on ne l'encourageait jamais à tirer. *(Rires.)* On se disait souvent : « Non, ne tire pas Cheik. » Mais il marque ce but incroyable *(une volée du pied gauche de 25 mètres)*. Sur le coup, je ne réalise pas qu'il est aussi loin. Quand le ballon lui arrive dessus, on se dit : « Non, il ne va quand même pas tirer. » Mais si. Il le fait. Incroyable. Tout le banc de touche était debout. On aurait même pu marquer un peu plus tard, mais j'étais finalement content qu'on ne le fasse pas. Comme ça, Cheik est resté le héros de ce match et a eu la reconnaissance qu'il méritait. Je suis heureux d'avoir joué Arsenal ce jour-là. Si ça avait été le Chelsea de Mourinho, à 1-0 pour eux, il aurait fermé la boutique. *(Sourire.)*

L'IMAGE QUI RESTE "L'ADRENLINÉ A MIS DU TEMPS À RETOMBER"

"Quand je serre la main d'Arsène Wenger, je sens qu'il n'est pas content. À cause du tacle de Joey *(Barton)* sur Abou Diaby et du carton rouge que le milieu de terrain a reçu *(le Français s'était énervé contre Nolan après cette action)*. À cause aussi du premier penalty qu'on nous a accordé. J'avoue que j'aurais aussi été en colère à sa place. Dans notre vestiaire, l'ambiance était exceptionnelle. Les gars félicitaient Cheik. Moi, j'étais très fier de tout le monde. Parfois, vous vous rendez compte que la tactique prend une place moindre. Ici, elle est complètement passée au second

Toute l'intensité de la seconde période résumée par ce duel aérien entre Johan Djourou et Mike Williamson.



FICHE DE MATCH AU COUP DE SIFFLET FINAL

ÉQUIPE (4-2-3-1)

ENTR. : ALAN PARDEW



ÉQUIPE (3-3-2-1)

ENTR. : ARSÈNE WENGER

Cheik Tioté, le héros
des Magpies, auteur
du but de l'égalisation.

plan. La passion, le combat et la détermination ont servi à ce retour incroyable. Rien d'autre.

L'adrénaline a mis du temps à retomber. La nuit suivante, j'ai très mal dormi. Mais je venais de diriger le match le plus extraordinaire de ma carrière. Pas le plus grand (Alan Pardew a notamment disputé une finale de FA Cup avec Crystal Palace contre Manchester United, 1-2 après prolongation le 21 mai 2016), mais le plus extraordinaire. Le changement était tellement énorme d'une mi-temps sur l'autre... À ce niveau, c'était incroyable. On me parle encore beaucoup de cette rencontre. Les fans de Newcastle disent que c'est l'une des plus grandes de l'histoire du club. Ce match nous a libérés et nous a permis de faire de belles choses par la suite (la saison suivante, en 2011-2012, Newcastle terminera à la cinquième place de la Premier League et Alan Pardew remportera le titre d'entraîneur de l'année). Celui-là, je ne l'oublierai jamais." **O. B.**

LES STATS

NEW-CASTLE	POSESSION	ARSENAL
49 %		51 %
24	TIRS	13
9	TIRS CADRÉS	7
12	CORNERS	6
7	HORS-JEU	5
543	BALLONS TOUCHÉS	585
355	PASSES	400
15	FAUTES CONCÉDÉES	15

LES BUTS

0-1 Walcott (1^{re} passe d'Archavine)
0-2 Djourou (3^e passe d'Archavine)
0-3 Van Persie (10^e passe de Walcott)
0-4 Van Persie (26^e passe de Sagna)
1-4 Barton (68^e s.p.)
2-4 Best (75^e passe de José Enrique)
3-4 Barton (83^e s.p.)
4-4 Tioté (88^e)



LE QUIZZ D'ALAN : 0/5

"Quel était le nom de l'arbitre ?

Je vois sa tête, mais je ne me rappelle plus de son nom. (FAUX. Phil Dowd. "Mais oui. En plus, je l'adorais après ce match. [Rire.]") 0/1

Quel était le pourcentage de possession de balle pour vous et pour Arsenal ?

Je dirais 57 % pour eux et 43 % pour nous. (FAUX. 51 % pour Arsenal, 49 % pour Newcastle.) 0/2

Combien de tirs cadrés pour Newcastle à l'issue du match ?

10 ? (Pas loin mais FAUX. 9.) 0/3

Vous souvenez vous du nombre de spectateurs présents à St James' Park ?

59 000 ? (FAUX. Un peu plus que 51 000. 51 561 spectateurs exactement.) 0/4

Vous avez fait entrer deux remplaçants lors de cette rencontre. Nile Ranger et Danny Guthrie.

Vous souvenez-vous de ceux qui vous n'avez pas utilisés ?

Non... Dites-moi. (FAUX. Tim Krul, Sol Campbell - "Comment j'ai pu l'oublier ?" -, James Perch, Shane Ferguson - "Oui, un jeune Irlandais." Et Michael Richardson. "Qui ? OK...") 0/5" **O. B.**





NEWCASTLE NOUVELLE PLACE FORTE

Depuis le rachat par des fonds saoudiens en octobre 2021, la cité du nord-est de l'Angleterre s'est remise à rêver. Les supporters savourent cette résurrection et la qualification en C1.

Par
Jeremy Docteur, à Newcastle

Photos
Étienne Garnier/L'Équipe

ATLAS

Newcastle, Angleterre.

Population 300 000 habitants
intramuros.

Température moyenne

l'hiver 8 °C.

Température moyenne

l'été 18 °C.

Ensoleillement

6 heures par jour.

Précipitations 120 jours par an.

Comme dans chaque région, le nord de l'Angleterre a son accent qui lui est propre. Dès mon arrivée, j'expérimente à mes dépens le fascinant Geordie. Assez compliqué, même pour un bilingue. À ma sortie de l'aéroport, un chauffeur déboule. Quand je l'interpelle, il me baragouine une phrase incompréhensible en pointant quinze personnes qui attendent à l'intérieur. Ici, un taxi, on le réserve. Soudain, après de longues minutes, et alors que mon numéro de téléphone a été mal retranscrit, un homme, à 50 mètres, crie mon nom en m'expliquant qu'il allait annuler la course. Bref, ça part fort. Bienvenue à Newcastle upon Tyne.

En soirée, les Magpies affrontent Leicester. Un nul leur suffit pour se qualifier directement en

Ligue des champions, vingt et un ans après leur dernière participation. Devant la gare centrale, quelques fans déambulent avec un maillot sur les épaules. Je veux tout de suite mettre les pieds dans le plat. En octobre 2021, l'acquisition de 80 % de Newcastle United par le Public Investment Fund (PIF), fonds souverain de l'Arabie saoudite, cristallise les tensions. Andrew Page, membre du collectif NUFC Fans Against Sportswashing, est en rogne. En novembre 2022, il a participé à une manifestation. Avec ses compères, ils ont envoyé une lettre au coach Eddie Howe. "On n'a jamais eu de retour. On ne s'attendait à rien de toute façon, fulmine-t-il. Certains ont dit qu'on l'avait mis dans une position délicate. Mais pourquoi Yasir al-Ru-



mayyan, le président, ou quelqu'un au board ne répond pas à sa place ?" Quand je lui demande s'il n'est pas désabusé, Andrew se marre. "Je n'ai aucun espoir les concernant. Mais j'aimerais voir quelque chose des supporters, des élus locaux. Je crois qu'ils ont peur d'agacer les propriétaires."

Après les quatorze ans de règne cahoteux de l'homme d'affaires Mike Ashley, l'opposition au rachat est très marginale. Fataliste, il poursuit : "Beaucoup voudraient que Saudi Airlines soit le sponsor pour apporter du cash et contourner le fair-play financier." Lui ne fréquente plus St James' Park. "Les fans sont trop facilement utilisés. Quand j'ai dit que je n'irais plus, je pensais que des centaines suivraient. Finalement, je suis perçu comme

une anomalie." Page ne voit qu'une solution. "Si quelqu'un comme Alan Shearer émettait une critique, ça ouvrirait un espace pour que d'autres s'y engouffrent."

Six semaines de travail pour les tifos

À St James' Park, le coup d'envoi est dans trois heures. Dans les pubs, les pintes coulent à flots, les maillots pullulent, y compris le très décrié vert et blanc. Aux alentours, les fans se massent dans *The Strawberry*, *The Shearer's Bar*, *Newcastle Arms* ou *The Rosie's Bar*. Au *Bar Loco*, j'échange avec des supporters. Un homme me raconte son voyage à Paris, un autre adore *L'Équipe* depuis que le journal a annoncé la signature de Bruno ●●●

PRATIQUE

Décalage horaire - 1 heure.

Distance Paris-Newcastle

Environ 900 kilomètres.

Vol Paris-Newcastle

1 heure 30.

Prix du billet d'avion

200-250 euros en été,

140-180 euros hors saison.

Nuit d'hôtel 60 à 150 euros.

Trajet aéroport - centre-ville

20-30 euros en taxi, 4 euros en transports en commun.

Transport en commun

2 euros un trajet dans le centre.



Around St James' Park or in the city, the supporters of Newcastle, whatever their age, are among the most fervent in England. And it can be seen.

●●● Guimaraes. Un gars débarque, chapeau vissé sur la tête, lunettes de soleil, barbe fournie, chemise ouverte et veste en cuir ornée de pins. J'ai rendez-vous avec Dan Lycett, membre fondateur des Wor Flags, un groupe de quelques dizaines de bénévoles qui chapeautent l'animation dans les tribunes. Entre quelques interruptions liées à sa renommée, il m'explique que pour ce dernier match à domicile, il a fallu cinq à six cents heures de travail sur six semaines pour les tifos. "On voulait faire quelque chose de grand pour rendre hommage à l'équipe. On a pensé chaque siège. Je suis graphiste, j'ai dessiné à la main les 25 joueurs, et j'ai mis trois heures pour chacun d'entre eux."

Pour lui et ses camarades, tout a démarré en Championship, la Deuxième Division anglaise, il y a huit ans. "On venait d'être relégués et on s'est dit qu'on allait lever des fonds pour mettre des drapeaux." De fil en aiguille, ils ont pris du galon. Dan décrit leurs œuvres, financées par des dons de supporters, comme des "gains marginaux" ou "des petits pourcentages en plus". "Les joueurs nous disent qu'ils adorent ce qu'on fait. C'est pour les booster. Quand la Reine est décédée, on n'a rien fait par respect, ils ont dit qu'ils avaient eu moins d'énergie", assure-t-il, ajoutant un dernier point, en référence aux dirigeants : "On a toujours dit qu'on ne serait pas une plateforme politique ou de protestation."



ON MANGE QUOI? La gastronomie toute particulière du Nord-Est...

1. Stottie Cake

Parfait pour grignoter un morceau sur le pouce. Ce petit pain rond est souvent fourré avec des ingrédients comme du jambon, des œufs, des petits pois ou encore une saucisse.

2. Pease pudding

Une espèce de purée de pois, ou une bouillie, idéal pour accompagner le Stottie Cake. Servie également avec du jambon ou une soupe. Certains parlent même de "caviar Geordie".

3. Parmo

Un plat aussi "léger" que difficile à décrire. Une étrange fusion entre un Welsh et une escalope milanaise. Une base de poulet ou de porc frit, recouvert de fromage fondu (photo).

4. Newcastle Brown Ale

Parce qu'il faut aussi se désaltérer, une bière vraiment emblématique de la région. Très populaire, c'est une brune qui tire sur l'ambree.





TEMPS ADDITIONNEL Newcastle



STADES

1. St James' Park
Strawberry Place, Newcastle upon Tyne, NE1 4ST.
Club résident
Newcastle United.
Inauguration 1880.
Capacité 52 000 places.

2. Kingston Park
Kingston Park, Newcastle upon Tyne, NE13 8AF.
Clubs résidents Newcastle United Women's FC, Newcastle Falcons (rugby à quinze), Newcastle Thunder (rugby à treize).
Inauguration 1990.
Capacité 10 000 places.

3. Gateshead International Stadium
Neilson Rd, Gateshead NE10 0EF.
Club résident
Gateshead FC (D5).
Inauguration 1955.
Capacité 11 800 places.

Devant le stade, sur Gallowgate, bardés d'un gilet coloré et d'un seau à la main, des membres de la NUFC Fans Food Bank récoltent des fonds pour les plus démunis. Des habitués donnent des pièces et serrent des pognes. Une femme glisse plusieurs billets. Imposant, Bill Corcoran parle avec éloquence. En pointant au loin, il m'avertit : "Au-delà, c'est la pauvreté. Ce sont les enfants qui ne mangent pas à leur faim, les parents qui ne peuvent pas acheter de baskets. Ce sont aussi les joueurs du futur." L'année passée, 62 000 personnes ont reçu de la nourriture, dont une majorité d'enfants. "On va au match pour s'amuser, exulter avec la communauté, mais tu ne peux pas le faire si tu es inquiet qu'une fillette de 8 ans se couche affamée. On est fiers de notre équipe, de Newcastle, ville de passion, mais aussi de compassion."

Un sentiment de revanche

Le club est aussi un donateur récurrent. Lee Charnley, ancien dirigeant, "a même fait la vaisselle". "Isaac Hayden devait rester vingt minutes, il est reparti deux heures après..." Le copropriétaire des Magpies "double chaque livre récupérée". "Lui et d'autres ont une vision politique différente de la mienne. Mais on est tous d'accord que nos enfants ne doivent pas avoir faim. Je suis prêt à me battre pour ça. Ce qui les aide, c'est le foot. Notre combat est une leçon de vie." Pour tous les supporters, cette équipe, la leur, est une fierté. Si le sujet saou-

dien n'en est pas vraiment un, ce n'est pas qu'ils ne sont pas préoccupés par les questions de droits de l'homme ou critiques envers le régime du Moyen-Orient. Mais le retour au premier plan des Magpies éclipse le reste. Avec presque un sentiment de revanche après des années de disette, dans un contexte d'opposition entre le Nord-Est et le Sud, qui trouve sa source dans les politiques économiques et sociales menées dans les années 1980 et 1990, jugées injustes et en défaveur de la région.

À trois quarts d'heure du match, je dois poursuivre ma route. Je m'excuse auprès de Bill qui regrette de n'avoir pu aborder la France et les liens avec Newcastle. Des milliers de personnes passent devant les statues de Bobby Robson (coach entre 1999 et 2004) et d'Alan Shearer (meilleur buteur du club, avec 206 buts entre 1996 et 2006), à l'angle des tribunes de Milburn Stand et de Gallowgate. Un fan porte une chemise avec des perroquets entre les têtes de Bruno Guimaraes et Joelinton. "Ça vient de Chine", me glisse sa femme, fière de son achat. Les nombreux enfants s'agrippent à leurs parents. Je croise des gaillards costauds et intimidants, tatoués de la tête aux pieds, parfois rasés ou avec le pot de gel entier sur la tête.

Dans St James' Park, le show des Wor Flags est impressionnant. D'un côté, en virage, un immense bouclier noir et blanc; de l'autre l'ancien ...



Après des années de disette, les fans des Magpies, petits et grands, ont retrouvé l'appétit. Désormais, avec l'arrivée des Saoudiens, ils espèrent peser en Ligue des champions et se mêler en Championnat à la lutte pour le titre, qui leur échappe depuis 1927.

... logo ; dans une tribune latérale, des drapeaux. Et le clou du spectacle sur toute la largeur de l'East Stand : l'entraîneur Eddie Howe est représenté au milieu de ses joueurs. Au-dessus, ce texte : "Travailler dur paie toujours. Les rêves se réalisent. Les mauvais moments ne durent jamais, à l'inverse des légendes." La ferveur est grande, 52 000 fans chantent en continu. Sur le terrain, les Magpies font le boulot, mais ne parviendront jamais à marquer. En fin de partie, le gardien Nick Pope sort le grand jeu pour ne pas gâcher la fête (0-0).

L'alcool coule pour le retour de la C1

Au coup de sifflet final de l'arbitre Andre Marriner, le stade explose. Le logo de la Ligue des champions est projeté sur le grand écran, accompagné d'une annonce du speaker. Les joueurs et le staff, rapidement rejoints par les familles sur la pelouse, sont acclamés. Un tour d'honneur en musique s'ensuit, les ovations pleuvent. L'état-major de Newcastle arrive sur le pré, le président Yasir al-Rumayyan et Amanda Staveley en tête. La directrice générale, sourire aux lèvres, prend Eddie Howe dans ses bras. Dans les gradins, des gamins brandissent des pancartes pour tenter d'obtenir le maillot de leur idole. L'un d'eux récupère celui de l'ancien Lyonnais Guimaraes.

Progressivement, les supporters regagnent les pubs. Qu'on soit lundi importe peu, la fête va se poursuivre très tard. On débriefe la performance,

ON VISITE QUOI ? Charmante bourgade british

1. Quayside

Le fleuve Tyne coule sur toute la partie sud de Newcastle. Sur les bords de l'eau, une belle promenade, des bâtiments de standing et plusieurs ponts, dont Gateshead Millennium Bridge, Tyne Bridge et Swing Bridge (*photo en bas*).

2. Newcastle Castle

Cette bâtisse médiévale est capitale pour la ville, étant même à l'origine de son nom. Le château témoigne de la riche et mouvementée histoire de toute la région.

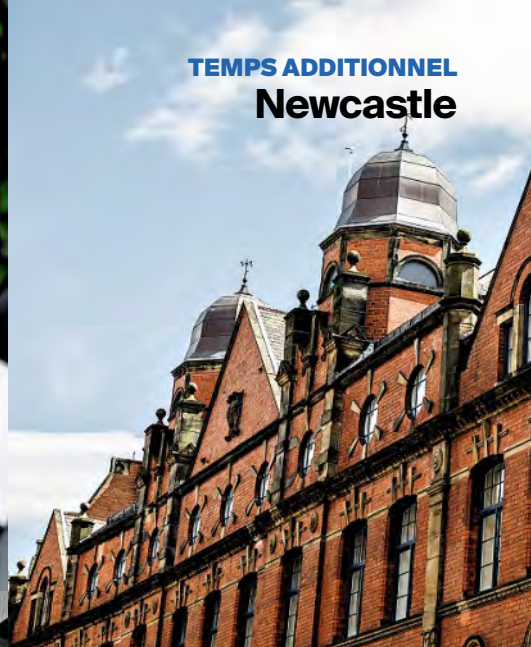
3. Grey Street

Non loin de Newcastle Castle et de la cathédrale Saint-Nicolas, cette grande rue va jusqu'au Grey's Monument au nord, croisant le Théâtre Royal, de nombreuses boutiques et restaurants.

4. Grainger Market

À quelques encablures, cette halle couverte avec ses petites allées regorge de stands de toute nature. Vêtements, produits frais, bouchers, primeurs, restaurants...





on savoure cette folle saison à une journée de la fin. Devant le stade, des supporters torse nu grimpent sur des murets. Ils sautent de joie face à une bonne centaine de personnes qui chantent. Un fumigène est craqué. La police déboule, dans le calme, et tente d'aider les voitures à se frayer un passage parmi quelques énerguumènes trop alcoolisés. Mais aucun dérapage. Les rues se vident à mesure que je m'éloigne et au bord du Tyne, à vingt minutes, le silence contraste avec la folie plus haut dans la ville.

Dialecte et autographe de Saint-Maximin

Le lendemain, une fois n'est pas coutume, un soleil de plomb tape sur Quayside et ses joggeurs, promeneurs ou cyclistes. Les bâtiments ont une architecture typiquement british. Je passe devant les trois ponts. Je remonte par Newcastle Castle, avant de récupérer Grey Street, qu'on me vend comme "l'une des plus belles rues d'Europe". L'artère débouche sur le Grey's Monument, érigé en l'honneur de Charles Grey, ancien Premier ministre du Royaume au XIX^e siècle. Au pied, des musiciens performant. Dans Central Arcade, avec ses gravures et sa faïence au sol ou sur les murs, des touristes se prennent en photo. Dans les halles couvertes de Grainger Market cohabitent des produits locaux, de la gastronomie du monde, des vêtements, des goodies en tout genre.

Une boutique attire mon regard. Sur des cartes, des tasses ou des magnets, des inscriptions en dialecte. Et l'une dit : "Yi kna that feeling when yiv endured fourteen hopeless years and then owa neet yi become the richest club in the world... a love you more than that" (Tu connais ce sentiment quand tu viens d'endurer quatorze années pourries et que, du jour au lendemain, tu deviens le club le plus riche du monde... Je t'aime plus que ça).

On est en Angleterre, alors, on mange tôt. Les assiettes sont bien garnies, il y a des hash brown (galettes de pomme de terre), des saucisses, des petits pois, des Stotties (un petit pain fourré)... Et même du haggis (panse de brebis farcie), vu la proximité d'Édimbourg (200 km). Il y a encore quelques maillots, mais l'effervescence de la veille est retombée. À l'aéroport, quand je crois que mon périple s'achève, là, devant moi, j'aperçois Allan Saint-Maximin. Il signe un premier autographe à une hôtesse. Il lâche quelques sourires, mais personne n'ose le déranger. Sur le tarmac, un employé de l'aéroport court vers le Français pour obtenir une bafouille. Amusé, il s'empare du feutre et signe sur son gilet jaune. Depuis cette rencontre fortuite, l'attaquant a embarqué vers une autre destination, le club saoudien d'Al-Ahli, propriété également du PIF. Ce qui a irrité plusieurs clubs concurrents, qui y voient un contournement du fair-play financier. Preuve que Newcastle compte à nouveau dans le paysage de la Premier League. ◆ J. D.



Les Geordies sont fiers à l'évocation de leur club, de leur héros Alan Shearer ou de leur centre-ville néo-classique, typique de l'Angleterre du début du XIX^e siècle.



BALLON D'OR

Sur les traces de...



LINEKER FOREVER

Deuxième au Ballon d'Or 1986, l'ancien attaquant international anglais, 62 ans, fait les beaux jours de la BBC. Et ses analyses sont aussi pointues sur son passé glorieux que sur le football moderne.

Par Philippe Auclair, à Londres. Photos Benjamin Cremel/L'Équipe



Le quartier est chic, mais discret. La maison, spacieuse et élégante, mais pas grand-chose ne la distingue de celles qui l'entourent, qu'on imagine habitées par des dentistes ou des retraités aisés plutôt que par des milliardaires de la City. Et ce n'est pas une Lamborghini ou une Bentley qui est garée sur le parvis de la demeure, mais une Mini Cooper. Si le Gary Lineker qui a accepté de recevoir *France Football* chez lui, à Barnes, sur la rive sud de la Tamise, se dit "un peu frimeur", ce n'est visiblement pas en référence à son cadre de vie. Multimillionnaire, il l'est pourtant, bien qu'il ait joué en des temps où même un Soulier d'Or de la Coupe du monde – et dauphin du Ballon d'Or la même année, en

1986 – ne gagnait pas beaucoup plus que ce qu'un club de Premier League offre aujourd'hui à un jeune pro pour son premier contrat.

Peu de joueurs ont pareillement réussi leur reconversion. Lineker porte ses 62 ans aussi allégrement qu'un ancien athlète de très haut niveau dont le premier rendez-vous quotidien est avec sa salle de gym privée. Professionnellement, cela ne pourrait aller mieux. S'il a décidé de mettre un terme à sa collaboration avec BT Sport comme présentateur des soirées de Ligue des champions, il demeure le visage et la voix de *Match Of The Day*, la grand-messe de la Premier League et de la FA Cup offerte chaque samedi soir sur la BBC. Sa

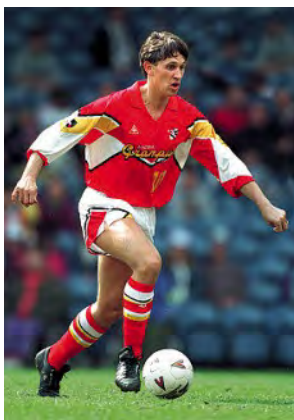
société de production de documentaires et de podcasts, Goalhanger, vole de succès en succès.

À la différence de beaucoup d'ex-footballeurs qui vivent dans leurs souvenirs et dont les domiciles sont autant d'autels aux triomphes d'antan, Gary Lineker a choisi d'exister au présent. Aucun des objets, des gravures ou des tableaux qui décorent son salon ou sa vaste cuisine n'évoque les années passées à marquer but sur but pour Leicester, Everton, le FC Barcelone, Tottenham, Nagoya et l'équipe d'Angleterre.

"Je ne suis pas fétichiste, dit-il quand on lui en fait la remarque. Lorsque je suis parti au Japon (*en 1992*), tous mes ●●●



Gary Lineker n'est pas un adepte de la langue de bois. En mars, sa prise de position contre le gouvernement britannique lui a valu une suspension d'antenne par la BBC. Mais aussi une énorme vague de soutien...



Joueur, les micros n'effrayaient déjà pas Gary Lineker. Pas plus que les découvertes de Championnats étrangers comme la J-League japonaise en 1992 sous les couleurs de Nagoya (ci-dessus) ou la Liga avec le Barça, de 1986 à 1989 (page de droite). Un beau voyage autour de la planète qui, avec la sélection anglaise, a connu son terminus lors de l'Euro 1992, contre la Suède, le 17 juin 1992 (1-2) pour une quatre-vingtième cape.



●●● souvenirs, tous mes trophées, je les ai mis dans un coffre, dans une banque. Et quand je suis revenu, je les y ai laissés. Ce n'est que bien plus tard, quand je me suis posé la question : « Tiens ils sont où, mes Souliers d'Or ? », que je me suis rappelé où je les avais entreposés. Ne craignez rien, ils sont à nouveau chez moi. »

La plupart sont exhibés sans ostentation dans son bureau, où l'on compte davantage de livres sur les étagères que d'objets ou de photographies qui évoquent le fil qui traverse toute sa vie, autrement dit le football. « Ça ne me dérange absolument pas de parler du passé, nous rassure-t-il en souriant, surtout quand il est question de mes meilleures années. »

Son année 1986

De 1986, par exemple, "l'année du presque" où l'Angleterre chute en quarts de

"En 1986, l'équipe d'Everton était exceptionnelle et aurait pu gagner la Coupe d'Europe"

finale de la Coupe du monde face à l'Argentine de Diego Maradona (1-2), où il termine deuxième du Ballon d'Or et où il loupe le titre de peu avec Everton. "1986 est à part. À une douzaine de journées de la fin, nous étions devant en Championnat et puis nous avons perdu sur blessures notre gardien Neville Southall et Paul Bracewell (*milieu*), ce qui ne pardonnait pas à une époque où les effectifs étaient beaucoup plus minces. J'ai manqué quelques matches moi-même. Nous avons perdu à Oxford United à trois journées de la fin.

Liverpool en a profité, et nous avons échoué, de deux points. Cet Everton est la meilleure équipe dans laquelle j'ai jamais joué. Nous avions un excellent manager en la personne d'Howard Kendall, nous jouions un football offensif. Je suis arrivé à Barcelone juste après la finale de la Coupe des clubs champions perdue par les Catalans (*face au Steaua Bucarest, en mai 1986, 0-0, 0-2 aux t.a.b.*), à un moment de transition pour eux, quand ce n'était pas le plus grand Barça. Et, quand je suis revenu en Angleterre, à Tottenham (*en 1989*), nous avons gagné la FA Cup, en 1991, mais nous n'étions pas des challengers pour le titre. Le Barça de mes deux premières années était une belle équipe, mais cet Everton-là

Le classement de 1986

1. Igor Belanov (URSS, Dynamo Kiev), 84 points
2. Gary Lineker (ANG, Everton, FC Barcelone), 62 pts
3. Emilio Butragueno (ESP, Real Madrid), 59 pts
4. Preben Elkjær Larsen (DAN, H. Véronne), 22 pts
– Manuel Amoros (FRA, Monaco), 22 pts
6. Alexandre Zavarov (URSS, Dynamo Kiev), 20 pts
– Ian Rush (GAL, Liverpool), 20 pts
8. Helmuth Duckadam (ROU, St. Bucarest), 10 pts
– Marco van Basten (HOL, Ajax), 10 pts
10. Alessandro Altobelli (ITA, Inter Milan), 9 pts
11. Michel Platini (FRA, Juventus), 8 pts
– Jean-Marie Pfaff (BEL, Bayern), 8 pts
13. Jan Ceulemans (BEL, Club Bruges), 7 pts
– Sören Lerby (DAN, Bayern, Monaco), 7 pts
15. Morten Olsen (DAN, Anderlecht, Cologne), 6 pts
16. Rinat Dassaïev (URSS, Spartak Moscou), 5 pts
17. Luis Fernandez (FRA, Paris-SG, RC Paris), 4 pts
– Paulo Futre (POR, FC Porto), 4 pts
– Harald Schumacher (RFA, Cologne), 4 pts
– Ruud Gullit (HOL, PSV Eindhoven), 4 pts
21. Kenny Dalglish (ECO, Liverpool), 3 pts
– Jean Tigana (FRA, Bordeaux), 3 pts
– Pavel Yakovenko (URSS, Dynamo Kiev), 3 pts
24. Karl-Heinz Förster (RFA, Stuttgart, Marseille), 2 pts
– Lothar Matthäus (RFA, Bayern), 2 pts
26. Michael Laudrup (DAN, Juventus Turin), 1 pt
– Rudi Völler (RFA, Werder Brême), 1 pt



était exceptionnel et aurait pu gagner la Coupe d'Europe. Le foot anglais dominait le continent alors, et nous étions la meilleure équipe en Angleterre. Et puis, il y a eu la tragédie du Heysel*. L'Europe n'a pas pu voir le plus grand Everton de l'histoire."

Lineker ne resta qu'une seule saison chez les Toffees. Un an avant, il évolue encore à Leicester, sa ville natale, à 23 ans. "On vient de quitter la Deuxième Division, et puis tout change pour moi, très vite. Notre deuxième saison en D1, je suis meilleur buteur du Championnat (24 buts en 1984-1985). Que ça me soit arrivé à cet âge-là plutôt qu'à 17-18 ans m'a aidé. Je n'étais pas un Rooney ou un Owen. J'avais une certaine forme de maturité. La célébri-

"J'ai coûté très cher à Barcelone mais je valais chaque penny !"

té n'a jamais été quelque chose de difficile à vivre pour moi. Cela me paraissait presque normal : je savais ce qui allait de pair avec réussir dans le football, et je prenais suffisamment de plaisir dans ce que je faisais pour m'accommoder du reste."

Meilleur buteur du Championnat d'Angleterre une seconde fois d'affilée avec Everton, le Soulier d'Or de la Coupe du monde 1986 (six buts) ne pouvait qu'être une cible pour les grands clubs européens comme Barcelone qui, de plus, avait l'accent britannique à cette époque.

Ses années Barça

Terry Venables, manager du club depuis 1984, avait mené le Barça au titre en Liga dès sa première saison, aidé par les buts de l'Écossais Steve Archibald. La Catalogne ne serait pas une terre totalement inconnue pour le jeune attaquant anglais. "J'ai coûté très cher à Barcelone, 2 millions et demi de livres (près de 3 millions d'euros), une somme énorme à l'époque mais je valais chaque penny ! S'il n'en avait tenu qu'à moi, dans un monde parfait, je serais resté deux, trois ans de plus à Everton. C'était une décision difficile à prendre. Je me souviens m'être assis avec ma future épouse Michelle – nous nous sommes

mariés cet été-là – et nous avons pris deux bouts de papier sur lesquels nous devions écrire oui ou non. Et tous les deux, nous avons écrit oui." Il ignore ce qu'il se serait passé si l'un d'entre eux avait écrit non mais il ne regrette pas cette "magnifique expérience" en Espagne.

"En 1986, s'expatrier était le fait d'une minorité de joueurs. Oui, il y avait eu Kevin Keegan à Hambourg, et Trevor Francis (décédé le 24 juillet) à la Sampdoria, Mark Hateley à Milan, et quelques autres. Mais ça restait un défi. Et ce fut fantastique. Peu de gens en sont conscients ici, sans doute parce que presque aucun match n'était diffusé à la télévision alors. Un joueur qui partait à l'étranger, vous en perdiez la trace. Et pourtant, ma première saison au Barça fut un vrai succès. J'avais dû ajuster mon jeu, l'adapter à un autre type de football, où je me retrouvais face à des libéros, mais cela ne m'empêcha pas de marquer plus de quarante buts lors de mes deux premières saisons (41 en 99 matches, dont 39 en 77 rencontres de Liga). Et j'ai toujours eu un excellent rapport avec les fans. Bien sûr, le fait de marquer un triplé dans mon premier Clasico et d'inscrire deux fois le but décisif contre le Real après, cela a dû jouer un peu ! (Rires.) Ma troisième



BALLON D'OR

Sur les traces de...





À Leicester (ci-contre, à gauche), son club formateur et de cœur, percevait déjà Lineker le buteur. Celui qui lors du Mondial 86 au Mexique (à droite, contre le Portugal lors du premier tour, 0-1) allait se montrer le plus efficace avec six réalisations et décrocher le Soulier d'Or.



♦♦♦ saison, après l'arrivée de Cruyff (*comme entraîneur*), fut plus problématique. Seuls deux étrangers étaient autorisés quand je suis arrivé à Barcelone. Être l'un des deux sur la pelouse représentait quelque chose de particulier, alors que nous étions quatre non-Espagnols à postuler à une place de titulaire : Steve Archibald (*Écosse*), Mark Hughes (*Galles*), Bernd Schuster (*RFA*) et moi. Les deux exclus pouvaient s'entraîner mais ne faisaient pas partie de l'équipe les jours de match. Certains, comme Mark Hughes, le vivaient mal. Moi non."

Barcelone engagea un processus de reconstruction dont le nouvel architecte était l'une de ses plus grandes légendes : Johan Cruyff et dans lequel Lineker n'était plus la priorité. "Je comprends tout à fait que Cruyff, qui avait un autre style de jeu en tête, ne me considérait plus comme l'un de ses deux titulaires étrangers. Mais, au lieu de me le dire, et d'arranger mon départ, il m'a mené en bateau, même si je me rendais bien compte de ce qu'il se passait. Il voulait un autre type de numéro 9, et je l'accepte. Il aurait pu s'y prendre autrement. Mais j'ai continué à faire mon travail professionnellement, même depuis l'aile droite, où je m'ennuyais, même si je savais

que cette saison-là serait la dernière. C'est étrange comme on a tendance à dire, lorsqu'un joueur part d'un club, « ça n'a pas marché pour lui. » Comme si l'on disait de mon mariage avec Michelle, qui a duré vingt ans, « ça a été un échec ». Quelle blague ! Nous avons eu quatre enfants et puis nous nous sommes éloignés l'un de l'autre. Ça n'a pas empêché notre mariage d'être

Ses trophées individuels

Nous quittons alors un instant le salon dans lequel nous parlons depuis presque une heure déjà pour aller jeter un coup d'œil sur les trophées qui avaient été si longtemps oubliés dans le coffre-fort d'une banque. "Les récompenses individuelles comptent pour moi, sans le moindre doute. Surtout lorsque, comme moi, tu

"Cruyff avait un autre style de jeu en tête. Au lieu de me le dire et d'arranger mon départ, il m'a mené en bateau. Il aurait pu s'y prendre autrement"

une réussite. L'idée que je puisse être le meilleur avant-centre du monde – avec Hugo Sanchez (*l'attaquant mexicain du Real*) – ne m'est venue à l'esprit qu'au début de 1987 quand je marque quatre buts avec l'Angleterre contre l'Espagne à Bernabeu (4-2). Je me replace pour la reprise du jeu après le quatrième but, et je dis à notre capitaine Bryan Robson : « Wow, j'ai une telle chance », et il me répond : « Fuck off ! » (*Rires*.) Après ça, j'ai su que, oui, j'étais vraiment un bon buteur. Mais jusqu'alors, tout me surprenait encore. "

en as gagné davantage que de trophées collectifs ! (*Rires*.) Quiconque dit le contraire ne dit peut-être pas toute la vérité. Nous autres, buteurs, vivons par les chiffres, par nos stats. Nous sommes un peu comme des sprinteurs qui disputent un 100 m, mais qui sont aussi impliqués à fond dans le relais 4x100 m. J'aurais dû gagner le Ballon d'Or en 1986. S'il y a une chose que je regrette, c'est ça. À l'époque, le Ballon d'Or était réservé aux joueurs européens, et Diego (*Maradona*) ne pouvait pas le remporter – comme il l'aurait gagné, ♦♦♦



Le regard aiguisé du buteur d'Everton (ci-dessus) ou du Barça (en bas, à gauche) a laissé place à celui de présentateur. Gary Lineker, même en tenue de policier, a souvent fait l'unanimité sur son nom, en conservant son flegme et son sens de l'humour. Un nom qu'il faut d'ailleurs prononcer "Li- (et non pas "Lai") ne-cœur". À la fin du XI^e siècle, ce nom ("linacre") désignait un champ où l'on cultivait le lin.



♦♦♦ sans le moindre doute, si des non-Européens avaient pu y postuler. Il y avait Diego et le reste du monde. Il appartenait à une autre dimension. Mais, derrière lui, je crois que je le méritais. Igor Belanov avait fait un très, très bon match à la Coupe du monde (*le Soviétique avait inscrit un triplé contre la Belgique en huitièmes de finale, 3-4 a.p.*), et tous les reporters d'Europe de l'Est ont fait bloc et voté pour lui en masse. Je ne veux pas ressasser ça. Cela dit, maintenant que je sais qu'il rend visite aux combattants ukrainiens sur le front en se servant de son trophée pour les inspirer (*voir France Football de mai 2023*), je n'ai plus rien à dire, il le méritait, bravo ! (*Rires.*)

Sa vision du buteur

Combien de matches Gary Lineker regarde-t-il chaque saison ? « Des centaines, sans doute, mais combien exactement, je ne saurais dire. C'est pour mon métier, mais aussi pour mon plaisir, pour assouvir ma passion. » Immanquablement, la conversation se porte sur le joueur qu'il a étudié plus que tous les autres lors des neuf derniers mois. « Quand je vois (*Erling*) Haaland, il fait toujours ce que je pense qu'il devrait faire. Il est une version améliorée, et plus rapide, du joueur que j'étais. Com-

“Haaland est une version améliorée, et plus rapide, du joueur que j'étais”

ment dire ? Il comprend (*he gets it*), alors que beaucoup d'attaquants ne comprennent pas. Jamie Vardy (*Leicester*) comprend, lui aussi. Les gens disent que c'est l'instinct. Mais c'est mathématique. C'est une répétition de paris sur l'endroit où le ballon va arriver, et anticiper en conséquence. Et, plus souvent vous pariez, plus souvent vous marquez. Peut-être que le ballon passera derrière vous, ou au-dessus de votre tête, mais s'il vous parvient là où vous pensiez qu'il irait, c'est le but assuré. L'art de marquer, c'est un calcul de probabilités. Ces gens qui disent, ce qui m'irrite tellement, « oh, il n'a rien fait du match, et il marque à la 88^e », ces gens-là n'ont pas vu que ce joueur qui n'a prétendument rien fait avait multiplié les appels avant. Une chose me frappe, cependant, je trouve les attaquants d'aujourd'hui très attentistes. Dans 90 % des cas, ils attendent de voir où va le centre mais, si vous faites ça, il est trop tard. Vous aurez un arrière central

sur le dos, et vous ne pourrez rien faire. Mais si vous faites un pas dans une direction, pour ensuite en changer, et vous engouffrer aussitôt dans un autre espace, ce qui était ma façon de jouer, vous multipliez le facteur chance. Très peu de 9 actuels le font. J'en parlais à (*Marcus*) Rashford (*Manchester United*) il y a peu. Lui ne comprend pas encore tout à 100 %, mais il apprend, et il a fait de gros progrès. Je lui ai dit qu'il était un peu comme un poisson hors de l'eau quand il jouait 9, et il m'a répondu : « Non, ça vient, je bosse dessus. » Et c'est vrai, il a vraiment progressé. Les gens qui vous disent « c'est un don, ça ne s'apprend pas » se trompent.

L'art de marquer est quelque chose qu'on peut apprendre, comme un Ian Wright (*l'ancien buteur d'Arsenal*) ou un Jamie Vardy ont pu l'apprendre, eux qui ne se sont vraiment imposés que sur le tard, à 25 ans passés. Et c'est vrai que j'ai entendu des buteurs, Ian Rush (*ex-international gallois de Liverpool*), par exemple, utiliser le mot « instinct » parce qu'ils sont incapables de le verbaliser, parce qu'ils savent sans savoir. En ce qui me concerne, j'ai compris ça quand j'ai passé mes 20 ans. J'étais très rapide et, au tout début de ma carrière, je marquais beaucoup de mes



but en me plaçant à la limite du hors-jeu pour ensuite prendre les défenseurs de vitesse et me retrouver en un-contre-un avec le gardien, un exercice dans lequel j'excelsais. Mais, quand je me suis retrouvé à Barcelone, face à des défenses très reculées, il a fallu que je trouve un autre moyen de faire la différence et j'ai travaillé sur mon mouvement dans la surface. Thomas Müller (*Bayern Munich*) dit exactement la même chose lorsqu'il parle de l'art de marquer, qu'il faut inventer l'espace. Regardez Haaland, dos au but, qui vient décrocher, puis tourne sur lui-même et charge dans la surface. Ce n'est pas parce qu'il suit le ballon. C'est parce qu'il veut occuper un espace depuis lequel, s'il reçoit la balle, il a les meilleures chances de marquer. Cela peut s'apprendre. Un exemple : un authentique buteur, si l'un de ses partenaires tire, d'où que ce soit, il charge vers le but. Dix-neuf fois sur vingt, le gardien captera le ballon. La vingtième,

“Gamin, je m’amusais à écrire des comptes rendus de match”

il le relâchera, et vous serez là pour en profiter. Mais je vois bien des attaquants attendre que le gardien perde la balle pour s'élancer – toujours trop tard. Ce que je trouve étrange, c'est que ce n'est que récemment que de jeunes attaquants sont venus me demander conseil. Peut-être est-ce une forme de timidité. Une chose m'a toujours étonné : les entraînements sont quasiment tous axés sur le collectif, avec ou sans ballon. On fait des cinq contre cinq, des onze contre onze, onze contre dix, etc. Et on travaille sur le côté défensif du jeu, les coups de pied arrêtés, tout cela. Quand on fait des exercices de tir, tout le monde y participe. Ce qui manque, ce sont les entraînements spécifiques. À Tottenham, quand j'étais plus âgé et plus confiant, je demandais à Terry Venables de me filer un sac de ballons et un gardien, afin de pouvoir continuer à m'entraîner en solitaire. Les gardiens font un travail spécifique, les défenseurs aussi. Pourquoi pas les attaquants ? On le fait dans certains clubs, je sais, mais pas dans tous.”

Sa reconversion dans les médias

À l'écouter, on pourrait penser que Lineker aurait pu lui-même devenir un mentor pour des attaquants en devenir, lui qui n'a cer-



Gary Lineker

62 ans. Né le 30 novembre 1960, à Leicester (Angleterre). 1,77 m ; 74 kg. Attaquant. International anglais entre 1984 et 1992 (80 sélections, 48 buts).

Parcours

Leicester (1978-1985), Everton (1985-1986), FC Barcelone (ESP, 1986-1989), Tottenham (1989-1992), Nagoya Grampus (JAP, 1992-1994).

Palmarès

Coupe des Coupes 1989 ; Championnat de D2 anglaise 1980 ; Coupe du Roi 1988 ; Coupe d'Angleterre 1991 ; Community Shield 1985 et 1991 ; meilleur buteur du Championnat d'Angleterre en 1985, 1986 et 1990 et de la Coupe du monde 1986.

tinement aucun problème pour verbaliser les nuances de son art. Mais non. “Je n'ai jamais envisagé de devenir entraîneur, dit-il. Je savais ce que je voulais faire : travailler dans les médias. Quand j'étais gamin, je m'amusa à écrire des comptes rendus de match. Pendant les Coupes du monde, j'allais en tribune de presse ou sur le bord de touche pour voir comment les journalistes faisaient leur travail. En cricket, par exemple, on avait des présentateurs comme David Gower (*ancien* ●●●



À ses débuts, à Leicester en 1978 (ci-dessus), le jeune Anglais n'imaginait peut-être pas disputer un quart de Coupe du monde, en 1986 contre l'Argentine de Diego Maradona (en haut, à droite, à la lutte avec Oscar Ruggeri, 1-2), ni même, quatre ans plus tard, une demie contre la RFA. À 62 ans, Lineker se retourne avec plaisir et fierté sur son parcours.



♦♦♦ *capitaine de l'Angleterre*). Étrangement, pourquoi ne voyait-on pas de footballeurs qui avaient vraiment été au top se lancer dans le métier de présentateur ? Je me suis dit : « Pourquoi pas moi ? » De cette façon, ce serait mon espace, une seconde carrière dans laquelle je pourrais m'impliquer pour un bon bout de temps. Je ne suis pas un analyste ou un consultant, je suis un présentateur, ce qui était très inhabituel, et le demeure. La première fois, j'étais un peu nerveux, même si je suis quelqu'un qui ne l'est pas. Si tu es un attaquant et que tu loupes une occasion en Coupe du monde, une occasion qui coûte cher à ton équipe, le pays te hait pendant un certain temps. Si tu loupes ton intro la première fois que tu présentes une émission, tout le monde s'en fiche, sauf toi ! Et j'ai toujours aimé la pression. Je suis un peu fumeur, j'imagine. J'aime montrer que ce que je fais, je le fais bien. Quand tu tires un penalty en quarts de Coupe du monde, c'est une chance de montrer au commun des mortels que tu as les couilles pour le faire. C'est sans doute le seul moment où le foot te laisse le temps d'avoir peur. Ça, et avant le match, quand les papillons battent des ailes dans ton ventre. Le reste du temps, ça va trop vite."

Cette confiance se traduit aussi par des prises de position publiques – contre le Brexit, contre le traitement des migrants par le gouvernement conservateur – qui lui ont valu de devenir l'une des têtes de turc préférées des médias de droite au Royaume-Uni. Pourtant, il s'est bien gardé de confesser un penchant pour quelque parti

(*Chelsea*) l'ont aussi fait et, pour moi, c'est quelque chose de très positif de voir des footballeurs se servir de ces plateformes pour quelque chose de bien. Ce que nous voyons, c'est une génération de jeunes footballeurs très fins, très intelligents, et qui savent utiliser ce moyen de communiquer avec les fans et avec la société. Les

"De plus en plus de gens du sport sont des influenceurs qui comptent pour les questions morales et politiques. Cela vient du poids des réseaux sociaux"

politique que ce soit. Son rôle à la BBC, qui nécessite de la neutralité, l'en empêcherait de toute façon. "J'ai vu que j'avais été mis dans le top 5 des « personnalités de gauche les plus influentes » par le *New Statesman*, ce qui m'a fait sourire. Mais c'est vrai que de plus en plus de gens qui viennent du sport sont devenus des influenceurs qui comptent pour les questions morales et politiques. Cela vient du poids des réseaux sociaux. J'ai choisi d'y avoir une présence (*Gary Lineker a 8,9 millions d'abonnés sur Twitter*), comme Marcus Rashford ou Raheem Sterling

réactions ont quasiment toutes été positives. L'autre jour, je suis allé chez Marks & Spencer, et les gens m'ont applaudi, ce qui était un peu gênant. Sur les réseaux sociaux, vous avez une minorité qui, quoi que vous fassiez, vous en voudra et fera beaucoup de bruit. Et vous vous dites : « Est-ce ce que les gens pensent de moi ? » La réponse est non. Plus les gens sont isolés, plus ils crient fort." ♦ Ph. A.

**Un mouvement de foule avait entraîné la mort de 39 personnes et fait 465 blessés, le 29 mai 1985 à Bruxelles, lors de la finale de C1 entre la Juventus et Liverpool (1-0). Les clubs anglais furent exclus cinq ans des Coupes d'Europe.*



Nom Abbandonato
Prénom Paul
Âge 59 ans
Pays Pays de Galles

Média Media Wales et Trinitymirror.com
Équipes préférées Pays de Galles et Italie
Nombre de participations au jury du Ballon d'Or 13

Son "score" (nombre de fois où il a donné le vainqueur final) 11/13

"GARETH BALE, LE PLUS GRAND"

"Le pays de Galles a toujours eu des joueurs de classe mondiale. Je n'ai jamais vu jouer Joey Jones (*latéral gauche vainqueur de la Coupe des clubs champions en 1977 et 1978 avec Liverpool*), mais les anciens me l'ont décrit comme plus fort que Virgil van Dijk en défense. Ce devait être un joueur hors du commun. Ryan Giggs, lui, aurait dû se rapprocher du Ballon d'Or (*meilleur classement : 9^e en 1993*), il était le football pur et a énormément gagné dans sa carrière. Cependant, je pense que Gareth Bale (*111 capes, 41 buts*) est le plus grand joueur de notre histoire, pour ce qu'il a accompli en sélection. Giggs et Jones étaient entourés de bons joueurs, alors que Bale a porté l'équipe à lui tout seul. Il nous a emmenés en demi-finales de l'Euro 2016 (*contre le Portugal, 0-2*) et nous a qualifiés pour la Coupe du monde 2018. C'était un monstre!

Maintenant qu'il a quitté le football – Gareth Bale a annoncé sa retraite en janvier 2023 –, c'est compliqué. Je sens que les supporters sont inquiets, ils ont connu plusieurs générations dorées, avec Ryan Giggs (*1991-2014*), Ian Rush (*1978-2000*), Mark Hughes (*1980-2002*)... Nous avons eu les deux meilleurs footballeurs britanniques depuis 2000, avec Ryan Giggs et Gareth Bale. Le capitaine

Aaron Ramsey (*Cardiff, ex-Nice*) et certains jeunes sont là, comme Harry Wilson (*26 ans, Fulham*) et Neco Williams (*22 ans, Nottingham Forest*), mais ce sont des joueurs différents. Je les imagine mal nous porter pour l'Euro 2024 en Allemagne (*les Gallois sont troisièmes de leur groupe, avec 4 points en 4 matches*).

L'Euro 2028 au pays de Galles (*candidature du Royaume-Uni et de l'Irlande*) est l'un de mes scénarios rêvés. Ce serait extraordi-

naire de voir la sélection au Principality Stadium (*Cardiff*) dans une compétition majeure. Lorsqu'on joue la Belgique (*3-1*) en quarts de l'Euro 2016, nous étions presque à l'extérieur (*le match a eu lieu au stade Pierre-Mauroy de Lille*), l'ambiance était hostile. Cette fois, le

douzième homme serait avec nous, on deviendrait invincibles! Si je mets de côté l'aspect gallois, je me souviens d'une anecdote liée à mon statut de journaliste et de juré. J'étais à côté de sir Alex Ferguson lors de la finale de Ligue des champions 2017 à Cardiff (*Real-Juventus, 4-1*). On était au bord du terrain, et Cristiano Ronaldo se dirige vers nous lors d'une remise en jeu. Sir Alex se lève, et lance: «Salut chef! Comment vas-tu?» C'était touchant, je me suis rendu compte qu'il continuait à veiller sur lui." ♦ **Quentin Girard**

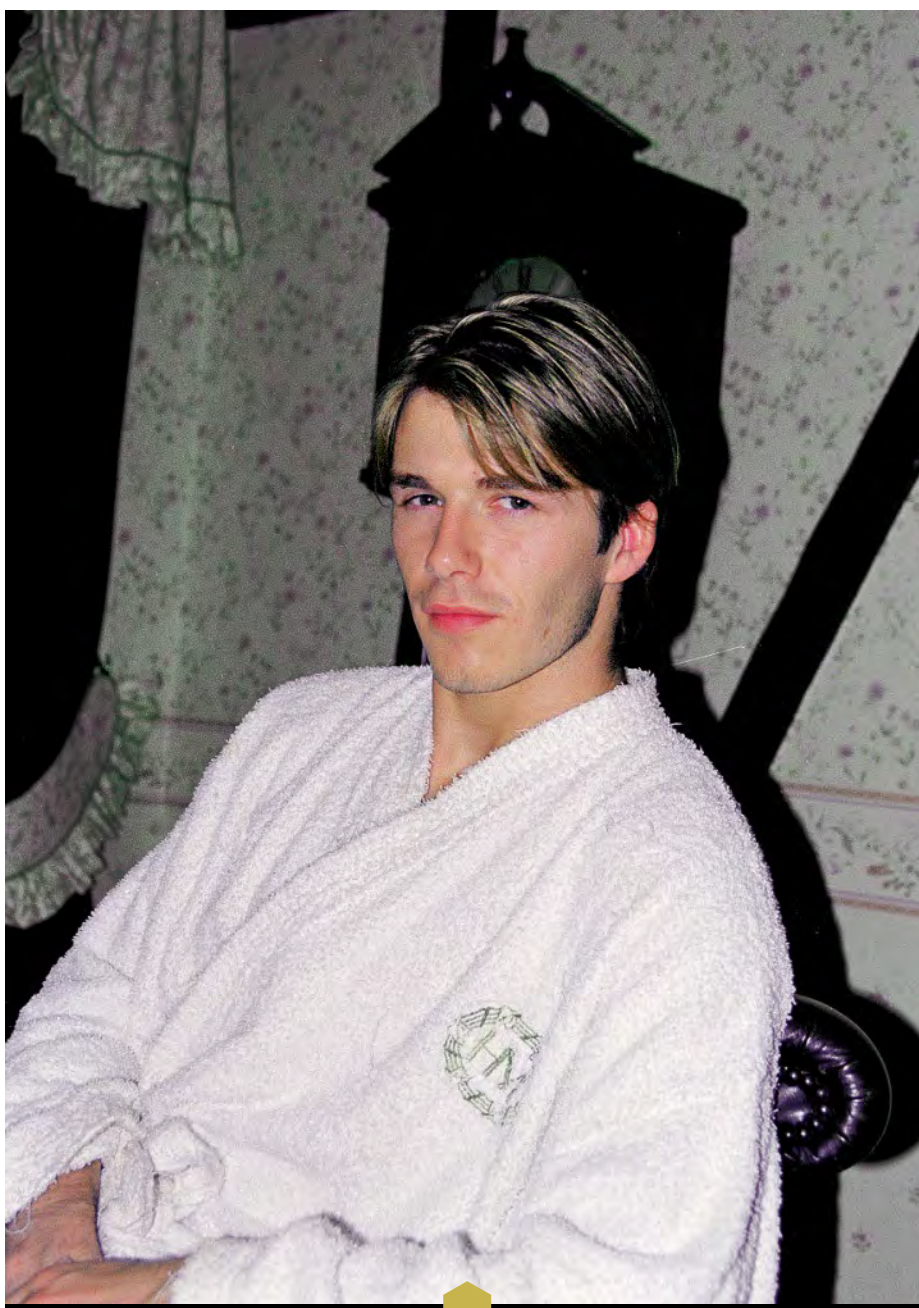
"Sir Alex à Cristiano Ronaldo: «Salut chef! Comment vas-tu?»"





BALLON D'OR

Pas trop cliché



ENGLISH BEAUTY

Avril 1998, David Beckham, 22 ans, enflamme planète foot et presse people. Sur le pré, le milieu de Manchester United offre caviar sur caviar, 13 en 1997-1998 en Premier League. En dehors, David et Victoria Adams, aka Posh Spice des Spice Girls, squattent les unes depuis leurs fiançailles en janvier 1998. Surtout, l'Anglais est à l'aube d'une année 1999 qui le verra gagner Championnat, FA Cup, C1, Charity Shield et Coupe intercontinentale. Des succès qui lui offrent son meilleur classement au BO, deuxième derrière Rivaldo.

70



L'ÉQUIPE

⚡ explore

exclusivité
abonnés



à retrouver
sur L'Équipe
explore

≡ long format

**L'homme qui a tué
de ses poings**

**L'Équipe explore, inclus dans l'abonnement
L'Équipe à partir de 7€99/mois**

⚡ **Disponible dans l'espace L'Équipe explore du site et de l'application**

L'ÉQUIPE

Offre Découverte à partir de 7,99€/mois avec un engagement de 12 mois. Offre Essentiel à partir de 9,99€/mois avec un engagement de 12 mois. Offre Intégrale à partir de 13,99€/mois avec un engagement de 12 mois. Voir conditions complètes sur lequipe.fr

LA SAISON DERNIÈRE, 9 JOUEURS ONT DÛ METTRE UN TRIPLÉ POUR POUVOIR LE RAMENER À LA MAISON.

ALORS QU'IL EST DISPO DANS TOUS LES DECATHLON.



DECATHLON | KIPSTA,
FOURNISSEUR OFFICIEL DU BALLON DE LA LIGUE 1 UBER EATS,
VOUS SOUHAITE UNE BELLE REPRISE.

DECATHLON

Faire bouger le sport



DECATHLON | KIPSTA

BALLON OFFICIEL
2023/2024